This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Arthur Atherley.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 2[illegible]5

OXFORD
1992

HISTOIRE
AMOUREUSE DES GAULES;

Par BUSSI RABUTIN.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

JUNONIE,

OU

LES AMOURS

DE MADAME LE BAGNEUX.

Tous les malheurs que l'Amour a causés jusqu'à présent, n'empêchent pas qu'on n'en ait encore de nouveaux exemples,

Pendant la conférence de Saint-Jean de Luz, plusieurs personnes considérables de Paris tâchoient de réunir deux des plus anciennes familles; & pour y réussir mieux, & empêcher qu'elles ne se pussent rebrouiller, leur proposoient de faire une alliance.

Les chefs de ces deux familles étoient messieurs de Chartrain & de Bagneux. Ils possédoient les premieres charges de la robe, & le sujet de leur différend venoit, de ce qu'étant encore jeunes, & sans charges, monsieur de Bagneux avoit été préféré à monsieur de Chartrain; ce qui avoit produit entr'eux une haine secrette, & un désir caché de s'entrenuire, qu'ils avoient fait paroître en plusieurs occasions.

Monsieur de Chartrain avoit une fille, dont la beauté étoit admirée de tout le monde, & qui avoit déja été recherchée par plusieurs personnes de sa naissance, & fort riches. Et monsieur de Bagneux avoit un fils, lequel avec les qualités qu'il possédoit d'ailleurs, avoit l'avantage d'être fils unique.

Son inclination lui avoit fait prendre l'épée, contre les sentimens de son pere : ce qui faisoit désirer à monsieur de Bagneux qu'il se mariât, dans l'espérance qu'étant marié, il lui feroit plus facilement quitter les armes.

En effet, son mariage avec la fille

de monsieur de Chartrain étant enfin conclu par l'entremise de leurs amis communs, il quitta l'épée & prit la robe, monsieur de Bagneux, qui avoit de grands biens, lui ayant donné une charge comme la sienne.

Après leurs noces, les nouveaux époux passerent plusieurs mois dans la joie & dans les fêtes & les divertissemens. Quoique leur mariage eût moins été d'affection que d'obéissance, le jeune monsieur de Bagneux se croyoit le plus heureux de tous les hommes de posséder une personne si accomplie : & sa femme n'oublioit rien de toutes les choses à quoi elle croyoit être obligée par son devoir, pour lui faire connoître qu'elle étoit aussi très-contente.

Quelque temps après qu'ils furent mariés, elle eut une légere indisposition, pour laquelle les médecins lui ordonnerent de se baigner. Elle résolut d'aller à une maison que son mari avoit, qui n'étoit qu'à deux lieues de Paris, proche de la riviere, la saison & le temps étant propres alors à prendre le bain.

Elle fit amitié avec une dame, nommée madame de Vandeuil, qui avoit aussi une maison en ce lieu-là. Un jour que le temps étoit extrêmement beau, des amis du mari de cette dame & d'elle les y allerent voir. Comme ce lieu étoit proche de Paris, ils y arriverent avant la chaleur; & pour profiter du temps, on alla d'abord se promener.

Du jardin l'on sortit sur le bord de la riviere, qui n'en étoit séparée que par une balustrade, & insensiblement s'étant éloigné de la maison de madame de Vandeuil, on arriva en un lieu qui étoit derriere celle de madame de Bagneux, où elle se promenoit entre des saules.

Quoiqu'elle fût négligée, sa beauté & son air causerent à tout le monde une surprise extraordinaire, & jetterent dans le cœur du Chevalier de Fosseuse, qui étoit celui qui avoit fait cette partie, les commencemens d'une violente passion. Il demeura demi interdit à la vue d'une personne à laquelle il lui sembloit que rien ne pouvoit être comparable.

Après le diné, madame de Vandeuil pensant, par ce que chaçun avoit dit de madame de Bagneux, que toute la compagnie seroit bien aise de la connoître, elle l'envoya prier de venir passer le reste de la journée chez elle. Monsieur de Bagnèux y vint avec elle. Sa conversation acheva de blesser mortellement le Chevalier de Fosseuse. Elle avoit naturellement une mélancolie douce, accompagnée d'un esprit plein de bonté qui le charmerent; & il en devint violemment amoureux.

D'autre côté, si le chevalier de Fosseuse avoit été épris si fortement de sa beauté, & des charmes de son esprit, elle avoit remarqué avec quelque joie l'attachement qu'il avoit eu d'abord pour elle; ayant trouvé aussi en lui quelque chose qui le lui avoit fait distinguer des autres. Aussi avoit-il dans sa personne tout ce qui peut préoccuper avantageusement: avec toutes les qualités qu'un cavalier jeune & bienfait peut avoir; il avoit l'air si noble, & si grand, qu'il

sembloit être né pour quelque chose d'extraordinaire.

Après souper, madame de Bagneux, qui étoit obligée de se lever de grand matin à cause de son bain, voyant que son mari s'étoit engagé au jeu avec le mari de madame de Vandeuil, se retira seule.

Le chevalier de Fosseuse, qui n'avoit pu trouver l'occasion de lui dire ce qu'il sentoit pour elle, & qui avoit une extrême douleur de partir de ce lieu sans le lui témoigner, s'abandonna à la violence de son amour. Il sortit secrétement de chez madame de Vandeuil quelque temps après que madame de Bagneux en fut sortie; & sans considérer à quoi il s'alloit exposer, il alla à son logis; où, sans la demander ni parler à personne, il entra dans sa chambre, qu'il trouva heureusement ouverte.

Madame de Bagneux, qui étoit couchée, & qui entendit marcher, croyant que c'étoit son mari, lui demanda s'il avoit perdu : Oui, madame, lui répon-

dit alors le Chevalier de Fosseuse en soupirant, j'ai perdu, & plus que je ne croyois pouvoir jamais perdre : car enfin, madame, je suis ce malheureux Chevalier de Fosseuse, qui vous a vue aujourd'hui, & qui vient vous demander pardon de vous avoir trouvé plus adorable mille fois que tout ce qu'il a jamais vu. Je m'expose à tout, madame, pour vous le dire ; & puisque vous le savez, ordonnez-moi que je meure si vous voulez, mais n'accusez de la hardiesse que j'ai prise, que l'excès d'une passion que vous avez causée, & que je sens bien qui ne finira qu'avec ma vie.

Madame de Bagneux fut dans le dernier étonnement d'une pareille aventure. Après avoir traité le Chevalier de Fosseuse comme le dernier de tous les hommes, & lui avoir dit plusieurs fois que s'il ne se retiroit, elle seroit obligée de le faire repentir de sa hardiesse, elle appella une de ses femmes, nommée Bonneville.

Le Chevalier de Fosseuse apperçut

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

JUNONIE,

OU

LES AMOURS

DE MADAME LE BAGNEUX.

Tous les malheurs que l'Amour a causés jusqu'à présent, n'empêchent pas qu'on n'en ait encore de nouveaux exemples,

Pendant la conférence de Saint-Jean de Lus, plusieurs personnes considérables de Paris tâchoient de réunir deux des plus anciennes familles; & pour y réussir mieux, & empêcher qu'elles ne se pussent rebrouiller, leur proposoient de faire une alliance.

Le Chevalier de Fosseuse, accablé de ces reproches, se jetta à genoux auprès du lit de madame de Bagneux ; & l'ayant conjurée de vouloir l'entendre, il lui représenta si fortement, & avec des marques si grandes d'une ame remplie d'amour & de douleur, qu'il reconnoissoit que sa passion ne l'avoit pas laissé maître de sa raison, mais qu'il n'avoit pû se résoudre à s'éloigner d'elle sans lui déclarer l'effet que sa beauté avoit fait sur son cœur, qu'elle commença d'attribuer à la force d'un véritable amour, ce qu'elle avoit pris d'abord pour une indiscrétion où le mépris avoit part.

Il se fit ensuite un horrible combat dans son cœur. L'inclination secrette qu'elle avoit eue pour le chevalier de Fosseuse, succédant à son ressentiment, lui fit sentir de la joie de connoître qu'elle en étoit aimée. Elle rejetta au commencement cette joie comme une chose criminelle : mais elle en fut enfin vaincue. Si elle ne lui pardonna pas entiérement ce que la violence de la passion lui avoit fait commettre, elle ne continua pas de

le traiter avec la même rigueur, & lui fit seulement considérer qu'elle ne pouvoit souffrir, sans blesser sa vertu, qu'un autre homme que son mari eût de l'affection pour elle.

Elle l'obligea ensuite de se retirer, appréhendant le retour de monsieur de Bagneux, qui ne lui avoit pas donné peu d'inquiétude, de quoi elle avoit eu un extrême sujet. Ayant vu qu'elle s'étoit retirée, il avoit quitté le jeu presqu'en même temps que le Chevalier de Fosseuse étoit sorti de chez madame de Vandeuil: mais, par un bonheur extraordinaire, craignant de la réveiller, il alla dans une chambre proche de celle où elle étoit couchée.

Lorsqu'il entra, ses gens fermerent les portes aussi-tôt qu'ils l'eurent vu rentré. Le Chevalier de Fosseuse les ayant trouvé fermées, fut étrangement embarrassé. Il se les fit ouvrir, comme s'il fût venu de quitter monsieur de Bagneux, lequel étoit entré dans la chambre de madame de Bagneux un instant après que le Chevalier de Fosseuse en étoit

sorti. Monsieur de Bagneux ayant entendu rouvrir les portes, comme il se couchoit, demanda le lendemain à ses gens à qui ils les avoient ouvertes. Sur quoi ils lui dirent ce que le Chevalier de Fosseuse leur avoit dit; & quoiqu'aucun d'eux ne lui pût dire qui il étoit, ni presque même comment il étoit fait, il eut des soupçons qui ne lui donnerent pas peu d'inquiétude. Comme il pouvoit douter que sa femme l'aimât lorsqu'il l'avoit épousée, il doutoit toujours d'en être aimé, ce qui empéchoit que sa satisfaction ne fût tout-à-fait tranquille, & lui avoit donné un extrême penchant à la jalousie.

Si le Chevalier de Fosseuse eut beaucoup de joie d'avoir appaisé en partie madame de Bagneux, il n'en fut pas de même du côté de cette belle personne. La foiblesse qu'elle avoit eue lui donna toute la confusion qu'on peut imaginer. Elle se fit mille reproches, comme si elle eût été coupable des dernieres fautes, & faisant ensuite réflexion sur les peines & les dangers où un engagement l'exposeroit

feroit ſelon toutes les apparences, elle prit des réſolutions capables de la défendre contre l'Amour même; & crut que ſa raiſon reprendroit facilement ſon premier empire. Elle déſavoua les ſentimens de ſon cœur, & n'accuſa que le déſordre où elle avoit été de la foibleſſe qu'elle avoit eue.

Elle fut encore près de deux mois à achever de prendre ſon bain, & à ſe repoſer après l'avoir pris. Pendant ce temps-là elle ſe fortifia dans ſes réſolutions, encore qu'elle ne pût s'empêcher de penſer quelquefois au Chevalier de Foſſeuſe. Mais le peu de trouble que ces penſées excitoient dans ſon ame lui faiſoient croire que ſi ſon idée n'en étoit pas entiérement effacée, au moins elle n'y pourroit jamais cauſer de grandes agitations.

Enfin elle retourna à Paris, plus belle de l'effet qu'avoit produit ſon bain, & l'air de la campagne. Monſieur de Bagneux demeuroit proche l'hôtel de Soiſſons, & madame de Bagneux s'alloit ſouvent promener dans le jardin de cet

hôtel. Elle fut bien ſurpriſe, quelques jours après ſon retour, d'y voir le Chevalier de Foſſeuſe, qui y avoit été tous les jours depuis qu'il l'avoit vue, s'étant bien douté que c'étoit le lieu où il pourroit la voir plutôt. Voyant qu'elle étoit ſeule, il l'aborda : il lui dit qu'il avoit attendu avec une impatience digne de la paſſion qu'il avoit oſé lui faire connoître, le bonheur de la revoir, & que ſi pendant le temps qu'il n'avoit pu avoir ce bonheur, elle lui avoit fait la grace de penſer quelquefois à lui, il ne croyoit pas la pouvoir remercier jamais aſſez de ſes bontés.

D'abord elle ſuivit la réſolution qu'elle avoit priſe : malgré l'émotion qu'elle avoit ſentie à la vue du Chevalier de Foſſeuſe, elle lui répondit, affectant un ton de colere, que ſi elle lui avoit dit des choſes qui l'avoient flatté, lorſqu'il avoit eu la hardieſſe de venir dans ſa chambre, ce n'avoit été que pour le faire retirer ſans éclat, & qu'elle étoit bien étonnée de le voir appréhender ſi

peu son ressentiment, qu'il osât encore se présenter devant elle.

Le Chevalier de Fosseuse fut surpris étrangement de cette réponse. Ah! madame, lui dit-il, avec une tristesse horrible, pourquoi est-ce que je ne mourus pas ce jour-là en sortant de votre chambre? J'aurois cru mourir au moins sans toute votre haine, & aurois cru mourir heureux.

Ces paroles, accompagnées d'un air le plus passionné du monde, acheverent de faire renaître dans le cœur de madame de Bagneux son inclination pour le Chevalier de Fosseuse. Elle ne put lui dissimuler davantage sa tendresse; elle lui avoua l'inclination qu'elle avoit sentie d'abord pour lui, les efforts qu'elle avoit faits pour la vaincre, & l'état où son ame venoit de retomber en le revoyant. Mais elle le conjura ensuite, par la sincérité qu'elle lui témoignoit, & par toute l'estime qu'il pouvoit avoir pour elle, de ne s'obstiner point à lui donner des marques d'une passion qui donneroit

atteinte à sa réputation, & troubleroit indubitablement le repos de sa vie, si son mari venoit à en avoir le moindre soupçon, & à laquelle elle lui dit, avec toute la fermeté dont elle étoit alors capable, qu'elle étoit résolue de ne point répondre.

Le Chevalier de Fosseuse eut une joie inconcevable d'avoir pu toucher un cœur d'un si haut prix, il ne put le cacher à madame de Bagneux. Mais ce qu'elle lui demandoit l'affligea au dernier point, ne croyant pas pouvoir vivre davantage si elle ne lui permettoit de l'aimer, il en fut frappé comme d'un coup mortel.

Sa douleur fut remarquée de madame de Bagneux, encore plus que sa joie ne l'avoit été. Elle excita en elle une pitié, contre laquelle elle fit peu d'efforts, le penchant qu'elle avoit pour le Chevalier de Fosseuse lui en ôtant la force. Il lui représenta si bien, & avec tant d'amour, que sa passion n'ayant rien que de respectueux, elle ne diminueroit point de son mérite, & qu'il pouvoit cacher à

tout le monde son amour & son bonheur, & empêcher que personne en eût connoissance, qu'elle consentit enfin à recevoir ses vœux, après néanmoins lui avoir fait connoître encore mille scrupules, & lui avoir témoigné qu'elle appréhendoit bien les suites de la foiblesse qu'elle avoit.

Il s'établit ensuite entr'eux un commerce très doux. Bonneville, de l'esprit de laquelle madame de Bagneux étoit entiérement assurée, prenoit les lettres du Chevalier de Fosseuse, & lui rendoit celles de sa maîtresse. Quoiqu'ils ne se vissent point dans les compagnies, où ils eussent pu se voir, de peur que quelqu'un ne s'apperçût de leur amour, en observant leurs actions, le Chevalier de Fosseuse avoit le bonheur de voir souvent madame de Bagneux chez elle, cette adroite confidente ménageant si bien le temps que monsieur de Bagneux étoit absent, qu'il n'y avoit presque point de semaine qu'ils ne se vissent.

En ce temps-là un des amis de monsieur de Bagneux, nommé le Baron de

Villefranche, qui depuis peu étoit revenu de Portugal, vint le voir. Monsieur de Bagneux s'étoit marié depuis qu'ils ne s'étoient vus; & il ne put le lui apprendre sans le mener à la chambre de sa femme.

Le Baron de Villefranche fut ébloui de sa beauté. Il lui fit ensuite plusieurs visites, dans lesquelles elle lui parut si charmante & si aimable, qu'en peu de temps il fut touché du même mal que le Chevalier de Fosseuse. Madame de Bagneux s'en apperçut, & en eut beaucoup de déplaisir, par les suites qu'elle en craignit.

Elle appréhenda que cette nouvelle passion ne traversât son commerce avec le Chevalier de Fosseuse, soit par la jalousie de son mari qui en deviendroit plus défiant envers elle, soit par celle qu'elle pourroit donner au Chevalier de Fosseuse même; ou par le soin que le Baron de Villefranche prendroit à l'avenir, de savoir toutes ses actions, par l'intérêt de son amour.

C'est pourquoi, lorsqu'elle revit le

Chevalier de Fosseuse, elle lui dit sincérement ce qu'elle pensoit de la passion du Baron de Villefranche : & en même temps l'assura qu'elle le croyoit toujours seul digne de son estime, & qu'elle étoit incapable d'être jamais sensible pour un autre que pour lui, & lui recommanda de s'observer dans la suite encore plus que par le passé, & d'observer de plus grandes mesures en ce qui la regardoit.

Le Chevalier de Fosseuse fut extrêmement surpris de ce que lui apprenoit madame de Bagneux : mais son procédé généreux le rassura en partie. Il lui répondit, que sans la grace qu'elle lui faisoit de l'assurer qu'elle étoit incapable de changer, il seroit très-malheureux ; qu'il croyoit bien, par l'effet que sa beauté avoit fait sur lui, que sans cette grace, il n'auroit pas seulement à craindre le Baron de Villefranche, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes sur la terre ; mais qu'il osoit aussi la conjurer de croire que personne ne pouvoit jamais avoir pour elle autant d'admiration qu'il en

avoit ; & enfin, qu'il auroit plus de douleur qu'elle-même, si la bonté qu'elle avoit pour lui, en lui permettant de l'adorer, lui causoit jamais aucun chagrin.

Le Baron de Villefranche devint plus amoureux. Il ne manquoit guere de se trouver dans les compagnies dans lesquelles madame de Bagneux avoit accoutumé d'aller, où il lui rendoit tous les devoirs que peut rendre une personne qui aime. Il ne pouvoit lui rendre ces soins sans qu'ils fussent remarqués de plusieurs personnes, & que monsieur de Bagneux n'en eût aussi connoissance ; lequel en témoignoit à sa femme une sorte de jalousie, quoiqu'elle fît voir par plusieurs choses, que la passion du Baron de Villefranche lui déplaisoit.

Ce malheureux amant fut long-temps à se plaindre en vain de sa rigueur. Elle rendoit un compte exact au Chevalier de Bosseuse des chagrins qu'il lui causoit. Ce n'est pas qu'elle ne connût bien qu'il avoit du mérite ; mais son cœur ne pouvoit penser qu'au Chevalier de Fosseuse. . . . .

Le Baron de Villefranche l'aimant violemment, & voyant enfin que ses soins étoient inutiles, il crut que s'il pouvoit engager Bonneville dans ses intérêts, sa fortune changeroit peut-être en peu de temps : il ménagea si bien l'esprit de cette fille, qui étoit intéressée, qu'elle lui promit de le servir en tout ce qu'elle pourroit auprès de madame de Bagneux, & lui apprit ce qui s'étoit passé entre sa Maîtresse & le Chevalier de Fosseuse.

Cette connoissance lui donna d'abord du dépit, mais ensuite de l'espoir. Il crut que c'étoit beaucoup pour lui d'avoir découvert que madame de Bagneux n'étoit pas insensible, que s'il pouvoit brouiller le Chevalier de Fosseuse avec elle, il la trouveroit peut-être moins rigoureuse.

Il communiqua sa pensée à Bonneville, qui lui dit, que connoissant l'humeur & la délicatesse de sa Maîtresse, elle croyoit qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour y réussir, que de la faire douter de la fidélité du Chevalier de Fosseuse.

Après avoir long-temps cherché des

de Villefranche, & que sa colere avoit été un artifice pour rompre avec lui. Il en fut affligé, comme s'il en avoit eu des preuves assurées, & en souffrit tout ce que la jalousie peut inspirer de plus cruel,

Il chercha ensuite les occasions de parler à madame de Bagneux, & de se plaindre à elle de son inconstance, sans en pouvoir obtenir aucune audience. Encore qu'elle ne pût le chasser entiérement de son esprit, & qu'elle regrettât quelquefois la perte d'un cœur qu'elle avoit cru digne de son affection, le dépit la faisoit demeurer ferme dans la résolution qu'elle avoit prise.

Cependant Bonneville apprit au Baron de Villefanche à quel point Madame de Bagneux étoit irritée, lequel redoubla ses soins auprès d'elle, & fit tout ce qu'il put pour tâcher de lui faire oublier le Chevalier de Fosseuse, en lui persuadant qu'il l'aimoit véritablement; mais madame de Bagneux ne l'en traita pas plus favorablement : elle ne regardoit toutes les marques qu'il lui donnoit

de

de sa passion, que comme de seconds piéges que lui tendoit la perfidie des hommes.

Ces différentes pensées jointes à la jalousie de son mari, qu'elle voyoit augmenter, lui donnoient incessamment des chagrins.

Une chose l'en accabla, & lui donna une extrême affliction. Un frere qu'elle avoit, qui étoit avancé dans les armes, tua en duel une personne des plus considérables d'une Province où il étoit. Les parens du mort, par le crédit & les habitudes qu'ils avoient dans le pays, le firent arrêter, & aussi-tôt, aidés par la rigueur des loix contre ces crimes, que beaucoup de personnes tiennent honorables, firent travailler vivement à lui faire son procès.

Cette affaire fit du bruit dans le monde, & le Chevalier de Fosseuse l'apprit comme les autres, mais avec un extrême déplaisir pour l'intérêt qu'y avoit madame de Bagneux.

Son procédé envers lui le confirmoit dans sa jalousie. Il ne doutoit pas que si

elle eût pu lui faire de justes reproches, & qu'au contraire elle n'eût pas appréhendé ceux qu'elle voyoit qu'il pouvoit lui faire, elle n'auroit point refusé opiniâtrement de l'entendre ; & il en sentoit la derniere douleur.

Son amour lui inspira le dessein de sauver son frere, espérant que ce service le justifieroit dans son esprit, ou traverseroit au moins le bonheur de son rival.

Peu de temps après avoir formé ce dessein, il voulut encore aborder madame de Bagneux, desirant de savoir, avant que de partir, si véritablement elle croyoit avoir sujet de l'accuser, ou s'il ne devoit plus douter de son inconstance. Il lui sembloit qu'il seroit bien moins malheureux si elle avoit ces soupçons contre lui, quelque criminel qu'elle se l'imaginât, que si le bonheur du Baron de Villefranche étoit la cause de l'état où il étoit, & qui lui sembloit si cruel ; il croyoit que ce qu'il avoit résolu paroîtroit à madame de Bagneux de tout autre prix, & que s'il y périſ-

ſoit, comme il pouvoit arriver, il en ſeroit au moins regretté.

Mais il la trouva la même qu'auparavant, c'eſt-à-dire, auſſi ferme à ne lui point parler & à ne le point entendre.

Ne pouvant plus être maître des mouvemens de ſa jalouſie : Non, non, madame, lui dit-il avec une douleur mortelle, vous ne pouvez, par la confuſion que vous auriez, m'avouer ce qui fait mon malheur ; votre beauté à touché d'autres cœurs que le mien, qui ne pouvoit être touché que pour vous : le vôtre a été capable de recevoir enfin d'autres vœux que les miens ; mais ce que je vais entreprendre vous fera voir que je n'étois pas indigne de cet honneur, & que je mettrai toujours mon bonheur à vous adorer, & à vous en donner des marques, nonobſtant toute votre injuſtice & votre inconſtance ; & enfin voyant qu'elle refuſoit de lui répondre, ſa douleur redoubla, & il partit avec plus de déſeſpoir.

Il apprit auſſi-tôt qu'il fut arrivé au lieu où le frere de madame de Bagneux

étoit prisonnier, qu'on devoit dans peu de jours le transférer en des prisons plus sûres. Il résolut de prendre cette occasion pour le sauver. En effet, il attaqua avec tant de vigueur ceux qui le conduisoient, encore qu'ils fussent en plus grand nombre que ceux de sa suite, qu'il le délivra sans être connu de lui, ni pas un des siens, leur ayant à tous fait prendre des masques. Il le conduisit ensuite lui-même en cet état en un lieu où le frere de madame de Bagneux lui dit qu'assurément il seroit en sûreté, & où il lui fit toutes les instances imaginables pour l'obliger de se faire connoître à lui.

Si madame de Bagneux eut bien de la joie d'apprendre que son frere avoit été sauvé, elle ne fut guere moins surprise de la maniere qu'elle apprit qu'il l'avoit été.

Quelques jours après qu'elle en eut reçu les nouvelles, elle vit le Chevalier de Fosseuse à l'Eglise où elle avoit accoutumé d'aller, aussi triste que d'ordinaire, mais néanmoins qui sembloit

la regarder avec plus d'attention. Elle se souvint alors qu'elle ne l'avoit point vu depuis qu'il lui avoit fait des reproches, comme s'il l'avoit cru inconstante, & lui avoit dit d'autres choses qu'elle n'avoit pas comprises. Elle y fit réflexion ; & s'en ressouvenant en partie en ce moment, elle ne put s'empêcher d'admirer l'action du Chevalier de Fosseuse, ne doutant plus que ce ne fût lui qui avoit sauvé son frere, & de lui faire voir qu'elle se doutoit de la vérité par la maniere qu'elle le regarda. Il en eut plus de hardiesse : croyant qu'ils n'étoient observés de personne, il l'aborda en sortant ; & après lui avoir fait connoître qu'elle ne se trompoit point d'avoir cette pensée, il lui dit que ce qu'il avoit fait n'étoit pas un effet de son désespoir, mais de son amour ; qu'il auroit fait la même chose s'il eût eu encore dans son cœur, la place qu'il croyoit qu'il avoit eu le bonheur d'y avoir ; mais qu'à la vérité il avoit été bien aise de trouver une occasion de lui rendre un service, qu'elle

n'avoit point reçu de ſon rival. Il ne put s'empêcher de lui faire voir combien il avoit de jalouſie, & qu'il croyoit qu'elle le traitoit ſi mal par le changement de ſon cœur en faveur du Baron de Villefranche ; & enfin il ſe plaignit à elle de ſon injuſte procédé envers lui, ſoit qu'elle le crût coupable, ou que ſon inclination pour lui fût diminuée, & la conjura de vouloir au moins avoir la bonté de lui apprendre ſon crime, ou ſon malheur ; ajoutant avec une extrême ſoumiſſion, que s'il ne pouvoit ſe juſtifier, il ſe croyoit lui-même indigne de ſes bontés, & de ſe préſenter jamais devant elle, & que s'il n'étoit plus pour elle ce qu'il avoit été, il obéiroit à ſes ordres, quelque cruels qu'ils puſſent être, ne voulant point mériter ſa haine par ſes importunités, quoiqu'il ſentît bien qu'il n'y ſurvivroit guere.

Madame de Bagneux, qui voyoit ce que le Chevalier de Foſſeuſe venoit de faire pour elle, ne put lui parler avec la même aigreur qu'elle eût fait aupa-

ravant. Mais aussi ne pouvant s'ôter de l'esprit son infidélité, elle ne put lui parler avec douceur. Après l'avoir détrompé de sa jalousie, & lui avoir dit de quoi elle le croyoit coupable, dont il ne put se justifier, elle ajouta, qu'elle n'oublieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre, qu'il la connoissoit assez pour ne pas douter de sa reconnoissance, & qu'elle ne lui eût une éternelle obligation : mais que ce service n'étoit point de nature à effacer son procédé, qui témoignoit une légéreté naturelle ; qu'il seroit toujours prêt à en faire autant, & qu'elle ne pourroit jamais le regarder que comme un homme capable de recevoir tous les jours de nouvelles idées ; & enfin qu'elle avoit quelque joie qu'il eût éteint lui-même dans son cœur une affection qu'elle avoit souvent condamnée, mais qu'elle n'avoit pu vaincre, & que ce qu'il venoit de faire, eût sans doute augmentée.

Le Chevalier de Fosseuse pensa mourir de douleur des sentimens de madame

de Bagneux : il lui dit encore plusieurs choses pour tâcher de lui faire connoître qu'il n'étoit point coupable, mais inutilement ; rien ne pouvant la faire douter des preuves qu'elle croyoit en avoir. N'ayant pu se justifier envers elle, il ne put entiérement s'en plaindre, & demeura dans une perplexité horrible.

Madame de Bagneux de son côté n'avoit pas un trouble médiocre. Ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire lui sembloit d'un tel prix, qu'elle se repentit presque de lui avoir parlé comme elle avoit fait. Elle avoit toujours pour lui la même inclination & eût donné toutes choses pour le voir innocent. Il n'y avoit que la délicatesse qui s'opposoit dans son cœur à le croire entiérement, ou au moins à le pardonner.

Le lendemain, possédée de ces pensées, étant en visite, & s'étant rencontrée proche d'un miroir, éloignée du reste de la compagnie, elle s'y regarda ; & s'étant trouvée dans une beauté dont elle fut contente, elle tira de sa

poche ce portrait fatal, qu'elle avoit toujours porté ſur elle, comme on porte d'ordinaire les choſes qui ſont cheres, ou qui tiennent à l'eſprit, pour voir ſi cette rivale étoit auſſi belle qu'elle croyoit l'être ce jour-là.

Pendant qu'elle étoit devant ce miroir, & charmée de l'avantage qu'elle croyoit avoir ſur cette peinture, deux dames de la compagnie s'approcherent d'elle, & apperçurent qu'elle tenoit un portrait. Elles lui en firent la guerre, comme ne doutant pas que ce ne fût celui d'un de ſes amans. Elle voulut leur aſſurer que ce n'étoit point le portrait d'un homme. Mais voyant qu'elles n'ajoutoient pas foi à ce qu'elle leur diſoit, & jugeant d'ailleurs qu'il n'y avoit point de danger pour elle de leur montrer ce portrait, au lieu qu'il pouvoit y en avoir de les laiſſer dans la croyance qu'elles avoient, elle le leur montra.

Le Baron de Villefranche, qui connoiſſoit auſſi ces dames, le leur avoit montré pluſieurs fois, comme étant une choſe qui étoit alors de nulle con-

ſéquence, la perſonne de qui il étoit étant morte. Ces dames, qui ſavoient l'amour de ce Baron pour madame de Bagneux, lui dirent, en continuant de railler, qu'au moins il lui ſacrifioit ce qu'il avoit aimé. Madame de Bagneux n'en étant point convenue, après pluſieurs diſcours, elles lui donnerent l'explication de ce qu'elles venoient de lui dire, & lui apprirent comment il leur avoit montré ce portrait, & de qui il étoit, & qu'infalliblement il venoit de lui.

Madame de Bagneux eut bien de la peine à cacher le trouble que cette converſation cauſoit dans ſon ame. Elle ne ſentoit pas une joie médiocre des choſes qui pouvoient la faire douter que le Chevalier de Foſſeuſe fût coupable. Elle penſa qu'il ſe pouvoit, que le Baron de Villefranche, qui avoit été la voir quelques jours avant qu'elle trouvât ce portrait, l'eût laiſſe tomber, & qu'il n'eût oſé le lui demander, mais elle n'oſoit eſpérer un changement ſi heureux.

Le Baron de Villefranche connoiſſoit auſſi la dame chez qui cette diſpute venoit d'arriver ; il vint pour la voir un moment, & acheva de donner un éclairciſſement, qui lui fut plus cruel qu'aucune choſe lui eût jamais été. Ces dames lui firent reconnoître ce portrait, & l'obligerent d'avouer qu'il étoit à lui. A quoi il ajouta, pour empêcher que madame de Bagneux n'eût aucun ſoupçon de la tromperie qu'il lui avoit faite, qu'il s'étoit bien apperçu qu'il l'avoit perdu ; mais qu'il ne s'étoit point ſouvenu où ç'avoit été ; & voulut enſuite lui faire entendre que le peu de ſoin qu'il avoit eu de tâcher de le recouvrer, étoit une marque qu'il ne ſongeoit plus à la perſonne de qui il étoit, & qu'elle en avoit entiérement effacé le ſouvenir dans ſon cœur.

Madame de Bagneux s'abandonna à la joie ; elle dit en raillant, ſans faire ſemblant d'entendre ce qu'il lui diſoit, qu'elle devoit lui être bien obligée de lui avoir conſervé des reſtes ſi précieux.

Le Baron de Villefranche, qui voyoit

d'où procédoit la joie de madame de Bagneux, en eut plus de douleur. Ce lui avoit été quelque sorte de consolation dans les mauvais traitemens qu'il recevoit d'elle, de voir le Chevalier de Fosseuse mal dans son esprit; & il ne doutoit pas qu'elle ne seroit pas longtems à lui apprendre tout ce qui venoit d'arriver, & qu'il ne fût bientôt plus heureux qu'auparavant. D'autre côté, il ne pouvoit voir, sans croire être le plus malheureux de tous les hommes, qu'il avoit servi lui-même à le justifier, & il en auguroit tout ce qu'un amant affligé & désespéré peut imaginer de plus cruel pour lui, & de plus avantageux pour son rival.

Cette conversation avoit fait voir à madame de Bagneux la justification du Chevalier de Fosseuse : elle ne doutoit plus qu'elle n'en eût toujours été aimée fidélement. L'ayant abordé quelques jours après, il la trouva la même qu'elle étoit avant qu'elle crût qu'il lui étoit infidele. Elle lui apprit ce qu'ils devoient à la fortune; comment le cha-

grin

grin qu'elle avoit de croire qu'une autre eût partagé son cœur, avoit été cause qu'elle avoit reconnu son innocence, & la joie qu'elle en avoit eue; & ils admirerent ensemble par quelle étrange erreur ils avoient été brouillés si long-temps.

Ils goûterent ensuite toute la douceur que peut donner une intelligence parfaite & heureuse. Ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire pour madame de Bagneux en sauvant son frere, avoit achevé de lui faire connoître la grandeur de sa passion; & ce Chevalier recevoit d'elle des marques de tendresse, qui ne lui laissoient aucun lieu de douter qu'il ne possedât toute son affection. D'ailleurs, croyant que leur commerce n'étoit su de personne, ayant le bonheur de se voir avec assez de facilité, rien ne manquoit à leur satisfaction.

La mort du pere de M. de Bagneux les sépara. M. de Bagneux fut obligé de faire un voyage en diverses provinces, où il lui avoit laissé plusieurs ter-

res considérables. Il mena avec lui sa femme, qu'il aimoit aussi fortement qu'aux premiers jours de leur mariage, joint que la jalousie qu'il avoit du Baron de Villefranche contribua aussi à lui faire prendre cette résolution.

Quoique madame de Bagneux eût bien desiré de ne point faire ce voyage, les grands biens que monsieur de Bagneux avoit de son côté, en comparaison de ceux qu'elle lui avoit apportés, l'obligeoint à une grande complaisance.

Si le Chevalier de Fosseuse & elle furent privés du plaisir de se voir, ils tâcherent de s'en consoler, en s'écrivant souvent. Bonneville recevoit les lettres du Chevalier de Fosseuse, & lui envoyoit celles de sa maîtresse.

La passion du Chevalier de Fosseuse, qui étoit très-violente, lui fit desirer quelque tems après que madame de Bagneux fut partie, de la voir. Il la pria, par une de ses lettres, de lui permettre de se trouver en quelque lieu où il auroit ce bonheur. Elle ne put

lui réfuser une chose dont elle sentoit qu'elle auroit une partie de la joie.

Elle le dit à Bonneville, qui le manda au Baron de Villefranche, lequel résolut de les y troubler. Il crut que se trouvant au lieu que madame de Bagneux avoit marqué au Chevalier de Fosseuse, au tems qu'il devoit s'y rendre, il empêcheroit qu'ils ne se vissent, outre qu'il auroit lui-même le plaisir de voir madame de Bagneux, qu'il aimoit toujours éperduement.

Il suivit la résolution qu'il avoit prise. Il se trouva en ce lieu au tems que madame de Bagneux avoit marqué au Chevalier de Fosseuse; & ayant prétexté quelque affaire plus loin, il témoigna à monsieur de Bagneux qu'il s'estimoit bienheureux de s'être trouvé sur sa route, & que son voyage n'ayant rien de pressé, il demeureroit en ce lieu jusqu'à ce qu'il en partît.

Cette rencontre acheva de confirmer Monsieur de Bagneux dans sa jalousie. L'un & l'autre eurent peine à croire qu'une pareille chose fût arrivée par

hasard, & selon leurs différens intérêts ils en conçurent beaucoup de chagrin.

Le Baron de Villefranche s'attacha fortement auprès de Madame de Bagneux ; & monsieur de Bagneux ne pouvant souffrir ce grand attachement, il obligea le Baron de Villefranche d'aller avec lui voir une personne qu'il connoissoit, qui demeuroit à deux lieues d'où ils étoient, qu'il n'eût point été voir sans la considération de l'éloigner d'auprès de sa femme.

Pendant qu'ils furent en cette visite, où il leur fallut un tems considérable, & que monsieur de Bagneux fit durer autant qu'il put, madame de Bagneux eut la joie de voir son cher Chevalier de Fosseuse. Leur conversation fut telle qu'on peut se l'imaginer. Le Chevalier de Fosseuse donna à madame de Bagneux tous les témoignages qu'elle pouvoit souhaiter de la continuation de son amour, & elle lui fit voir qu'elle avoit pour lui la même tendresse.

Bonneville apprit au Baron de Villefranche qu'ils s'étoient vus. Il pensa

mourir de défespoir d'avoir tant fait pour l'empêcher, fans avoir pu y réuffir, & peut-être même de leur en avoir facilité l'occafion. Il voyoit bien qu'il avoit été caufe que monfieur de Bagneux avoir fait cette vifite. A peine fa jaloufie lui laiffoit-elle affez de modération pour ne point montrer fa rage à Madame de Bagneux. Il partit après avoir pris congé d'elle ; & monfieur de Bagneux fut encore deux jours en ce lieu, fans que le Chevalier de Foffeufe efpérât de la voir davantage. Il ne peut néanmoins s'en éloigner, tant qu'elle y demeura.

Il en partit enfin, mais avec une augmentation extrême d'amour. Les fentimens tendres où il l'avoit trouvée, & mille nouveaux charmes qu'il crut y avoir découvert, rendirent fa paffion une des plus grandes qui aient jamais été.

Monfieur de Bagneux fut près de deux ans en fon voyage, quoiqu'il fît toutes chofes poffibles pour l'abréger. Ce tems dura plufieurs fiecles au Chevalier de

Fosseuse, & madame de Bagneux n'avoit pas un desir médiocre d'en voir la fin. Les lettres qu'ils s'écrivoient leur étoit une foible consolation dans une si longue séparation, & ne faisoient qu'accroître en eux le desir de se revoir.

Enfin les affaires de M. de Bagneux étant faites, il revint à Paris, & y ramena sa femme. Le Chevalier de Fosseuse eut toute la joie imaginable de son retour. L'entrée de M. le Légat se fit en ce tems-là. Le Chevalier de Fosseuse jugeant bien que M. de Bagneux ne manqueroit pas d'aller voir cette entrée, pria Mad. de Bagneux de faire semblant d'être indisposée le jour qu'elle se devoit faire, & lui permettre de l'aller voir ce jour-là, où il pourroit avoir le bonheur d'être à ses pieds tout le tems que dureroit cette cérémonie, & de lui conter les ennuis que lui avoit causés sa longue absence. Madame de Bagneux préféra facilement le plaisir de le voir à celui de l'entrée. Elle feignit

une indisposition dès le jour précédent.

Le Baron de Villefranche avoit été malade avant son retour, & il n'étoit pas encore bien remis de la maladie qu'il avoit eue. Monsieur de Bagneux n'étant pas persuadé que sa femme se trouvât effectivement mal, crut qu'elle feignoit de l'être pour donner occasion de la voir au Baron de Villefranche, qui pouvoit facilement se dispenser d'aller voir cette cérémonie, à cause du mauvais état de sa santé. Dans ce soupçon, il résolut de n'aller point voir l'entrée, si le Baron de Villefranche n'y alloit aussi.

La curiosité & la complaisance firent oublier au Baron de Villefranche la foiblesse où il étoit, il s'engagea à cette partie; & le lendemain monsieur de Bagneux & lui, avec quelques-uns de leurs amis, & des dames, furent au lieu qu'ils avoient fait retenir pour voir passer cette pompe.

Le Chevalier de Fosseuse ne fut pas long-temps sans aller consoler madame

de Bagneux du divertissement dont il étoit cause qu'elle se privoit. Il la trouva avec des charmes infinis, & en un état de beauté qui ne convenoit en aucune maniere à une personne qui eût été le moins du monde malade. Il la remercia de la grace qu'elle lui avoit accordée ; & se croyant assurés de n'être point interrompus, leurs cœurs s'expliquerent avec plus de liberté ; & ils goûterent une véritable joie de pouvoir avoir une conversation aussi longue, & hors de toute appréhension.

Cependant le Baron de Villefranche, par l'incommodité du lieu, ou par sa propre disposition, se trouva mal peu de temps après que la marche fut commencée. Il tâcha quelque temps de résister : mais craignant que le mal qu'il sentoit n'augmentât, il jugea qu'il feroit mieux de se retirer, avant que d'être plus incommodé ; & sans en rien dire à personne, de peur de troubler la compagnie avec laquelle il étoit venu il sortit, & s'en retourna chez lui.

Monsieur de Bagneux s'apperçut, peu

de tems après, qu'il s'étoit retiré. Il ne douta plus que madame de Bagneux n'eût feint d'être malade, pour donner lieu au Baron de Villefranche de la voir, & qu'il n'en avoit pu manquer une si belle occasion après l'avoir si fort espérée, & enfin qu'il ne fut alors auprès de sa femme.

Il ne put être maître de sa jalousie; il sortit sans prendre congé de personne, transporté de rage & de fureur, & arriva à son logis dans des résolutions épouvantables.

Bonneville, qui étoit à une fenêtre d'où l'on pouvoit voir ceux qui entroient, fut bien surprise de le voir revenir si-tôt. Elle courut toute troublée à la chambre de sa maîtresse, & lui dit que monsieur de Bagneux venoit d'entrer. Madame de Bagneux demeura sans pouvoir parler d'étonnement, & le Chevalier de Fosseuse n'en fut guere moins surpris qu'elle, ne croyant pas pouvoir s'empêcher que monsieur de Bagneux ne les trouvât ensemble, n'y ayant point d'autre montée pour sortir

de cette chambre que celle par laquelle il devoit monter.

Ils étoient tous trois si saisis de peur, que monsieur de Bagneux étoit déja proche de la chambre sans qu'ils eussent encore pensé à aucun moyen pour détourner un éclat qui eût sans doute été terrible. Enfin Bonneville l'entendant approcher, alla tirer devant les fenêtres les rideaux qui servoient ordinairement à empêcher que le grand jour ne donnât dans la chambre : ce qui, joint à ce qu'il étoit déja tard, y causa une grande obscurité, & lorsque monsieur de Bagneux entra, elle se mit devant le Chevalier de Fosseusse, afin que monsieur de Bagneux le pût moins voir ; & pendant que, transporté de fureur, il alla ouvrir les rideaux qui causoient cette obscurité, & l'empêchoient de voir, elle prit le faux Baron de Villefranche & le fit sortir de la chambre.

Madame de Bagneux, qui étoit à moitié morte, s'étoit jettée sur son lit. Monsieur de Bagneux s'en approcha aussi-tôt qu'il vit clair. Encore qu'il ne

vît personne, & qu'il n'eût point entendu sortir le Chevalier de Fosseuse, le trouble où il remarqua qu'elle étoit, augmenta les soupçons qu'il avoit eus; & il crut, sans en douter, que toutes ces choses n'étoient point sans mistere : mais n'en ayant aucune preuve, il n'osa éclater.

Le Chevalier de Fosseuse eut une inquiétude extraordinaire de savoir comment s'étoit passé le reste de cette étrange aventure, ayant la derniere appréhension que monsieur de Bagneux ne l'eût apperçu dans la chambre de sa femme, ou dans la rue.

Il ne put pourtant le savoir si-tôt. Monsieur de Bagneux fit connoître ses soupçons à sa femme par la mauvaise humeur où il fut durant plusieurs jours. Elle eut bien de la peine à se menager avec lui pendant ce temps-la, ce qui lui fit comprendre le malheur que celui seroit s'il venoit à savoir enfin ce qu'il avoit été si près de découvrir, & lui fit prendre la résolution de défendre au Chevalier de Fosseuse de la plus revoir.

Mais quelques jours après le voyant sensiblement touché du danger où elle avoit été, & connoissant par sa douleur combien elle lui étoit chere, elle n'eut pas la force de lui faire cette défense. Elle lui témoigna seulement les appréhensions qu'elle avoit, & le pria de ne lui point demander des choses à l'avenir où elle pût être ainsi exposée, lui disant qu'elle se sentoit trop foible pour lui rien refuser, & qu'elle mourroit infailliblement si le malheur qu'elle craignoit lui arrivoit.

Bonneville, qui étoit toujours dans les intérêts du Baron de Villefranche, lui apprit d'où elle avoit tiré le Chevalier de Fosseuse & madame de Bagneux. Il fut fâché en lui-même que le Chevalier de Fosseuse eût échappé à la fureur de monsieur de Bagneux, & eût souhaité qu'il y eût été exposé, quand même madame de Bagneux eût dû l'être aussi, la voyant toujours insensible pour lui. Ce qu'elle faisoit pour le Chevalier de Fosseuse l'irritoit aussi contr'elle; & dans sa jalousie, que cette nouvelle

nouvelle augmenta, il eût eu de la joie de se voir vengé par ce coup d'une maîtresse cruelle & d'un rival heureux.

Emporté par ses sentimens, il dit à Bonneville qu'il ne pouvoit plus vivre en cet état, & que si elle ne faisoit quelque chose pour lui, il n'auroit plus de considération, & feroit tout ce que sa passion lui inspireroit; & la pria surtout de tâcher d'éloigner le Chevalier de Fosseuse, sans quoi il seroit toujours malheureux.

Bonneville fut bien embarrassée à trouver encore un moyen pour mettre mal le Chevalier de Fosseuse avec madame de Bagneux, ne voulant rien faire qui pût nuire à sa maîtresse. Se voyant pressée par le Baron de Villefranche, elle lui dit enfin qu'elle croyoit qu'il n'y avoit que le seul moyen dont elle s'étoit déja servie; que connoissant la délicatesse du cœur de madame de Bagneux, il n'y avoit, selon toutes les apparences, qu'un puissant doute de la fidélité du Chevalier de Fosseuse, qui

pût la détacher de l'affection qu'elle avoit pour lui ; & qu'elle espéroit, en lui en donnant de nouveaux doutes, lui rendre le service qu'il lui demandoit.

En effet, peu de jours après, elle dit à madame de Bagneux, témoignant être fâchée elle-même de ce qu'elle lui disoit, que deux personnes, en attendant monsieur de Bagneux, s'étoient entretenues de presque tout ce qui s'étoit passé entre le Chevalier de Fosseuse & elle ; & qu'il paroissoit par leurs discours qu'ils le savoient du Chevalier de Fosseuse même, qui le leur avoit dit comme une chose dont il ne faisoit pas grand état : qu'elle avoit entendu tout leur entretien d'un lieu proche de celui où elle lui dit qu'ils parloient, & d'où l'on auroit pu effectivement les entendre ; & enfin elle lui supposa qu'ils avoient dit tant de particularités de ce qui s'étoit véritablement passé entre elle & le Chevalier de Fosseuse, & qui ne pouvoient être sues que d'eux & de Bonneville, qu'elle ne douta point de la perfidie du Chevalier de Fosseuse, & qu'elle crut

qu'il n'avoit pu se voir aimé d'une personne comme elle sans le publier dans le monde.

Elle se plaignit de ce procédé, qu'elle croyoit surpasser toutes sortes de lâchetés, à Bonneville, de qui elle étoit bien éloignée d'avoir aucune défiance.

Ce fut alors qu'elle prit une véritable résolution de rompre avec le Chevalier de Fosseuse & de l'oublier entiérement. Comme elle l'aimoit au dernier point avant que Bonneville lui eût dit ces choses, elle ne laissa pas de sentir un cruel déplaisir d'être obligée de prendre cette résolution; mais se croyant si fort offensée, son ressentiment vainquit facilement toute l'inclination qu'elle avoit pour lui. Lorsqu'elle avoit cru qu'il avoit de l'amour pour une autre que pour elle, & que son cœur étoit partagé, elle n'avoit senti qu'une partie de la douleur que lui donnoit la pensée où elle étoit.

Elle ne put se refuser de lui reprocher sa perfidie. Ils se devoient voir le lendemain dans le jardin de l'hôtel de Soissons

ſons, où le Chevalier de Foſſeuſe l'avoit vue pour la ſeconde fois, & où ils s'étoient vus ſouvent depuis. Elle y alla pour ne point différer au moins la ſeule vengeance qu'elle en pouvoit prendre; & lorſqu'il voulut l'aborder : c'eſt être bien lâche, lui dit-elle avec un reſſentiment extraordinaire, que de me perdre pour ſatisfaire à la vanité. On ne peut regarder avec aſſez d'horreur une pareille ingratitude; car enfin on ſait la foibleſſe que j'ai eue, & on ne peut le ſavoir que de vous : mais, ajouta-t-elle, j'en éteindrai juſqu'à la mémoire, & vous ne devez plus me regarder que comme une perſonne qui vous déteſtera le reſte de ſa vie. Auſſi-tôt elle s'éloigna de lui, & joignit des dames qu'elle connoiſſoit qui entroient, pour n'être pas obligée de l'écouter.

Si elle fût demeurée pour entendre ce qu'il eût pu lui répondre, les marques de la douleur qu'elle auroit vu qu'elle lui avoit cauſée, euſſent pu ſervir en partie de juſtification au Chevalier de Foſſeuſe. Il fut ſi accablé de ſes repro-

ches, qu'il demeura long-tems interdit au lieu où il étoit, lorſque madame de Bagneux lui avoit parlé. Il avoit toujours pris garde avec un ſoin incroyable que perſonne eût aucun ſoupçon de leur intelligence, parce qu'aimant & eſtimant cette belle perſonne au dernier point, ſa réputation lui étoit infiniment chere, & néanmoins il ſe voyoit alors accuſé de manque de ſecret & de fidélité; & ce qui ne l'affligeoit guere moins, il ne pouvoit s'imaginer qu'elle eût jamais pu le croire capable d'un pareil procédé.

Comme madame de Bagneux étoit abſolument perſuadée qu'il l'avoit trahie, il lui fut impoſſible d'obtenir d'elle qu'elle lui dît les particularités du crime dont elle l'accuſoit, & qu'il tâchât à s'en juſtifier. Quoiqu'il la conjurât pluſieurs fois de ſe ſouvenir qu'elle l'avoit déja cru coupable d'un autre preſque auſſi grand, duquel elle avoit vu elle-même ſa juſtification, & qu'il lui demandât ſouvent, avec beaucoup de douleur, ſi elle vouloit qu'il attendît

encore que le hasard lui fît voir son innocence, dont il n'auroit peut-être jamais le bonheur. La douleur où il étoit lui fit abandonner la poursuite d'une charge qu'il sollicitoit. La Cour étoit à Fontainebleau ; il ne put se résoudre à quitter l'intérêt de son amour pour celui de sa fortune.

Cependant le Baron de Villefranche, à qui Bonneville avoit appris ce qu'elle avoit persuadé à madame de Bagneux, & la résolution où elle étoit, n'oublia rien pour en profiter. Il redoubla son assiduité auprès d'elle, comme il avoit fait lorsqu'elle avoit été irritée la premiere fois contre le Chevalier de Fosseuse, & s'attacha avec un soin extrême à lui marquer plus d'amour. Il lui faisoit voir tous les jours, par cent choses, combien il étoit malheureux de n'avoir pas le bonheur de lui plaire, & qu'elle obligation il auroit à ses bontés, si elle daignoit enfin l'entendre.

Mais rien de sa part ne pouvoit la toucher, joint qu'elle étoit alors incapable d'occuper sa pensée d'autre chose

que de la lâcheté dont elle croyoit que le Chevalier de Fosseuse avoit usé envers elle ; ce qui affligeoit extrêmement le Baron de Villefranche. D'ailleurs elle ne vouloit toujours point souffrir que le Chevalier de Fosseuse tâchât à se justifier, & même de peur de l'irriter davantage, il n'osoit plus l'aborder. Enfin l'on ne peut voir des sentimens plus confus & plus cruels que ceux de ces trois personnes.

En ce temps-là, Bonneville reçut des lettres, par lesquelles elle apprit qu'un frere qu'elle avoit, dont elle étoit heritiere, étoit mort : ce qui l'obligea de partir aussi-tôt pour en aller récueillir la succession. Son départ mit le Baron de Villefranche au désespoir, se voyant privé de la seule chose qui l'avoit entretenu jusques-là dans quelque espérance ; il résolut de mettre fin à ses peines de façon ou d'autre : de voir enfin s'il pouvoit être aimé de madame de Bagneux, s'il devoit continuer sa passion pour elle, ou l'abandonner pour toujours.

Ayant trouvé l'occasion de lui parler

telle qu'il desiroit, il pressa tellement madame de Bagneux, & lui dit des choses qui lui déplurent si fort, qu'elle ne garda aucunes mesures, & le maltraita tout-à-fait. N'étant plus maître de luî-même, il pensa, pour se venger de ces traitemens, lui reprocher tout ce qu'il savoit de son commerce avec le Chevalier de Fosseuse; & il lui eût donné sur l'heure ce cruel déplaisir, si sa vue dont il étoit encore charmé ne lui en eût ôté la force.

Mais il ne peut se refuser cette satisfaction; après qu'il fut retourné chez lui, il lui écrivit une lettre, où il lui manda tout ce que Bonneville lui avoit appris de l'amour du Chevalier de Fosseuse & d'elle, & tout ce qu'il avoit fait pour la faire rompre avec lui; que nonobstant cet engagement, il l'avoit adorée pendant qu'elle n'avoit eu pour lui que des rigueurs insupportables; mais que ses derniers traitemens lui avoient procuré le repos, & qu'il étoit entiérement guéri de la passion qu'il avoit eue pour elle; néanmoins qu'il ne pou-

voit s'empêcher de lui reprocher son injustice, de laquelle ce qu'il lui disoit étoit une preuve certaine, puisqu'elle pouvoit reconnoître alors qu'il avoit été l'objet de la jalousie de son mari, pendant que le Chevalier de Fosseuse étoit aimé d'elle avec toute sécurité; & qu'il avoit eu entre ses mains un moyen infaillible de se venger de ses rigueurs, sans s'en être voulu servir; enfin qu'il trouveroit d'autres cœurs que le sien, qui seroient plus justes & plus reconnoissans.

Lorsque madame de Bagneux reçut cette lettre, elle en eut un étonnement & une douleur inconcevable. Elle vit en un instant tout ce qu'elle devoit en appréhender. Elle ne crut pas que le Baron de Villefranche oubliât facilement les rigueurs qu'elle avoit eues pour lui, & ne douta presque point que son mari sauroit infailliblement dans peu une chose qui la rendroit malheureuse toute sa vie.

Elle eut néanmoins dans un si grand déplaisir la consolation de reconnoître

l'innocence du Chevalier de Fosseuse. Comme elle n'avoit éteint son affection pour lui, que parce qu'elle l'avoit cru coupable, elle la sentie rallumée, & même avec augmentation. Dès qu'elle le vit innocent, elle ne put différer de lui apprendre qu'il étoit justifié, & tout ce que le Baron de Villefranche lui avoit écrit; quoiqu'elle vît bien qu'ils ne pouvoient continuer de se voir comme auparavant, sans s'exposer davantage, & qu'il falloit qu'ils s'en privassent pendant un tems. Mais elle fut extrêmement en peine à s'imaginer comment elle le pourroit voir, sans que le Baron de Villefranche pût en avoir connoissance

A la place de Bonneville, elle avoit pris confiance en une de ses femmes, nommée Florence, qu'elle connoissoit être entiérement désintéressée. Elle lui donna un billet pour rendre au Chevalier de Fosseuse, par lequel elle lui marqua de se trouver le lendemain en masque à un bal où elle étoit priée.

La joie du Chevalier de Fosseuse fut

pareille à sa douleur. Cette marque de bonté de madame de Bagneux effaça dans un moment en son esprit tout ce qu'il avoit souffert. Sans examiner ce qui avoit pu produire ce changement, il lui sembla que c'étoit assez de voir ses malheurs finis.

Mais si le lendemain il sentit d'abord sa joie augmenter, voyant madame de Bagneux le recevoir d'une maniere tendre, qui le confirma qu'elle avoit reconnu son innocence, il fut étrangement surpris lorsqu'elle lui apprit ce que le Baron de Villefranche lui avoit écrit; & ne fut guere moins affligé, lorsqu'ensuite elle lui dit, qu'il falloit qu'ils fussent un tems sans se voir. Ayant été privé long-temps de ce bonheur, ce commandement lui fut une nouvelle affliction : outre qu'elle lui parut dans un état de beauté, qui lui faisoit trouver ses ordres plus rudes.

Toutefois l'intérêt de madame de Bagneux le fit résoudre à tout ce qu'elle souhaita sur ce sujet, se trouvant au moins très-heureux de connoître qu'il

en étoit toujours extrêmement aimé. Même, madame de Bagneux, pour lui ôter toutes les pensées qu'il eût pu avoir, qu'elle ne lui parlât pas avec sincérité, ou qu'elle voulût le priver du plaisir de la voir sans une entiere nécessité, lui donna la lettre du Baron de Villefranche.

Le lendemain le Chevalier de Fosseuse rendit cette lettre à Florence à qui madame de Bagneux lui avoit dit de la rendre. Florence la rendit à sa maîtresse dans le même tems qu'on en donna à madame de Bagneux une autre pour son mari; & M. de Bagneux étant survenu dans ce moment, & ayant su que sa femme avoit une lettre pour lui, & la lui ayant demandée, croyant lui donner celle qui étoit pour lui, elle lui donna celle du Baron de Villefranche.

L'étonnement de monsieur de Bagneux ne fut pas moindre en lisant cette lettre, que l'avoit été celui de madame de Bagneux lorsqu'elle l'avoit reçue. Il regarda plusieurs fois sa femme en la lisant, & ayant trouvé dans cette lettre un billet du Chevalier de Fosseuse, qui étoit

étoit plein de tendresse & de passion, & l'ayant lu aussi : Voilà, madame, lui dit-il avec une colere horrible, des reproches & des remercîmens d'une partie de vos amans. Y a-t-il au monde un mari plus malheureux que moi, & une femme plus coupable que vous? Car enfin, sont-ce là les sentimens que devroient vous inspirer votre devoir & mon amour? mais j'y apporterai les derniers remédes, & peut-être que toute votre vie vous vous repentirez de m'avoir fait une telle offense. Ensuite il lui fit toutes les menaces que l'on peut attendre d'un esprit en fureur : enfin il lui défendit de revoir le Chevalier de Fosseuse, ni de lui parler.

Madame de Bagneux tomba sur des siéges presque évanouie, regardant tantôt son mari avec des yeux où la confusion étoit peinte, & tantôt fondant en larmes, & jettant de profonds soupirs. Un si étrange état fit pitié à monsieur de Bagneux, & rappella l'amour qu'il avoit pour elle, & la regardant moins sévérement, il sembla attendre qu'elle

se défendît. Mais se sentant plus que vaincue, suivant les apparences, & ne pouvant d'ailleurs supporter la vue de monsieur de Bagneux, elle se servit du peu de forces qui lui restoient pour se retirer dans sa chambre, accablée d'une douleur mortelle.

Ce fut alors que tous les malheurs, qu'elle avoit tant de fois appréhendé, lui revenant devant les yeux, elle eut les plus tristes pensées que l'on peut avoir. Elle fut plusieurs jours dans un accablement sans pareil, & des souffrances d'esprit épouvantables, qui lui firent souvent desirer la mort, comme le seul remede à ses maux. Elle ne pouvoit considérer combien elle auroit de peine à faire oublier jamais à son mari les soupçons qu'il pouvoit avoir de sa vertu, sans désespérer de pouvoir avoir le reste de sa vie un véritable repos avec lui, & de mettre fin à ses reproches.

Ces pensées, qui furent les premieres qu'elle eut, l'occuperent d'abord entié-

rement, & l'empêcherent presque de faire des réflexions sur ses sentimens pour le Chevalier de Fosseuse. Lorsqu'elle fut un peu remise de son plus grand trouble, & que son inclination pour lui voulut se représenter à son esprit, elle la condamna avec toute la rigueur possible, & prit des résolutions inébranlables pour l'avenir.

Le Chevalier de Fosseuse, qui avoit appris de Florence ce que la lettre du Baron de Villéfranche avoit causé, voulut lui témoigner combien il en étoit affligé, & lui écrivit plusieurs fois sur la douleur qu'il en ressentoit; mais elle ne voulut point recevoir ses lettres, & défendit enfin à Florence de lui en présenter jamais, ni de lui parler d'aucune chose qui pût la faire souvenir de lui.

Toutefois son cœur la faisoit souvent penser à lui contre ses résolutions. Les marques qu'il lui avoit données d'une passion aussi pure & aussi grande qui ait jamais été, combattoient contre tout ce qu'elle pouvoit y opposer, & il y

avoit des momens que la résolution qu'elle avoit prise de ne le revoir jamais faisoit une partie de sa tristesse.

Tant de sujets d'ennui lui causerent en peu de tems une si grande mélancolie, que ses médecins, après plusieurs remedes inutiles, conseillerent à monsieur de Bagneux, qui étoit affligé de la voir en cet état, de lui faire prendre l'air de la campagne. Le printemps commençoit alors, & la beauté des jours de cette saison pouvoit contribuer au recouvrement de sa santé.

Monsieur de Bagneux écouta ce conseil avec beaucoup d'approbation, étant bien aise d'éloigner sa femme du Chevalier de Fosseuse; & espérant d'ailleurs regagner plus facilement son esprit dans un lieu où elle ne verroit presque que lui. Et madame de Bagneux, que la tristesse avoit entiérement détachée des divertissemens, & qui voyoit l'inclination de son mari, qu'elle vouloit tâcher de guérir des sentimens où il étoit, témoigna le souhaiter ardemment.

La charge & les affaires de monsieur de Bagneux l'obligeant d'être souvent à Paris, ils allerent à cette maison qu'ils y avoient proche, & où le Chevalier de Fosseuse avoit vu madame de Bagneux la premiere fois.

Ils y vécurent d'abord en apparence dans une parfaite intelligence. Comme monsieur de Bagneux avoit fait dessein de regagner l'esprit de sa femme, & d'y employer tout, il n'oublia rien pour lui persuader qu'il n'avoit point eu d'elle des soupçons criminels, & n'avoit pas cessé un moment d'avoir pour elle tout l'amour & toute l'estime qu'on peut avoir.

Madame de Bagneux de son côté, qui avoit fait le même dessein, & qui voyoit combien elle avoit d'intérêt d'empêcher que son mari ne crût qu'elle pensât encore au Chevalier de Fosseuse, cachoit ses véritables sentimens & témoignoit un contentement entier qu'elle n'avoit pas, car se voyant au lieu où elle avoit vu le Chevalier de Fossense pour la premiere fois, elle y pensoit

davantage ; & elle n'avoit de plaisir, quelque effort qu'elle fît pour ne s'en point souvenir, que celui que lui donnoient ces pensées.

Cependant le Chevalier de Fosseuse étoit le plus malheureux du monde. Depuis que madame de Bagneux étoit partie, elle n'avoit point voulu encore recevoir de ses lettres : & ce qui augmentoit son malheur, Florence lui disoit, d'une maniere qui ne lui en laissoit aucun doute, qu'apparemment elle ne pensoit plus à lui.

Il trouvoit néanmoins quelque consolation à donner toujours de ses lettres à Florence pour les lui rendre, croyant qu'au moins elle remarqueroit par sa persévérance la constance de son amour.

Florence mettoit ses lettres dans une cassette, dans laquelle elle serroit ordinairement plusieurs choses. Madame de Bagneux étant un jour entrée dans la chambre où étoit cette cassette, & ayant remarqué qu'elle n'étoit point fermée, eut envie de voir ce qu'il y avoit de-

dans. Elle fut étrangement troublée, lorsqu'elle y apperçut ces lettres, & eut d'abord un regret extrême de les avoir trouvées. Ensuite elle les regarda comme des choses qui venoient du Chevalier de Fosseuse; & enfin elle se laissa vaincre à la curiosité de les lire.

Elles lui semblerent si pleines d'amour & de respect pour tout ce qu'elle vouloit lui faire souffrir, qu'elle sentit bientôt ses premiers sentimens se réveiller puissamment. Les ayant lues plusieurs fois, avec des agitations extraordinaires, elle ne put résister aux mouvemens de son cœur : elle oublia toutes les résolutions qu'elle avoit prises, & permit, dès le premier jour, à Florence de lui rendre à l'avenir les lettres du Chevalier de Fosseuse.

A peine put-il croire un si grand bonheur, lorsqu'il n'étoit plus rempli que d'un désespoir mortel. Ses lettres furent pour madame de Bagneux un remede nompareil, qui lui rendit en peu de tems tous ses charmes. Il n'y eut presque plus de jours qu'ils ne s'écrivissent,

& par-là leur passion devint encore plus violente.

Le Chevalier de Fosseuse conjura enfin madame de Bagneux de lui permettre de la voir. Quoiqu'elle vît d'extrêmes difficultés à en trouver le moyen en un lieu où son mari ne la quittoit presque point, l'envie de voir le Chevalier de Fosseuse, après tant de choses qui leur étoient arrivées, le lui fit trouver. Monsieur de Bagneux étoit obligé de garder la chambre pour quelque indisposition. Elle manda au Chevalier de Fosseuse, qu'elle iroit voir le lendemain madame de Vandeuil, qui étoit alors à la maison qu'elle avoit en ce lieu, & qu'il pourroit la voir, venant sous prétexte de voir cette dame.

Le Chevalier de Fosseuse ne manqua pas de se rendre de bonne heure en un lieu où il devoit voir madame de Bagneux. Ils sentirent une joie égale de se revoir, & n'eurent pas une impatience médiocre de s'entretenir. Mais madame de Vandeuil, qui se croyoit

obligée de leur tenir compagnie, empêcha sans dessein, qu'ils ne pussent se dire d'abord que peu de choses. Et comme après les premiers entretiens elle leur eut demandé la permission d'écrire une lettre, pour l'envoyer par un homme qui l'attendoit, & qu'ils commençoient à se parler, on vint dire que monsieur de Bagneux venoit.

S'étant trouvé ce jour-là moins incommodé, & ayant su que sa femme étoit chez cette dame, il lui étoit venu tout d'un coup dans l'esprit d'y aller, ennuyé d'être seul, & avoit envoyé devant, seulement pour la forme, un de ses gens.

Il n'y eut jamais d'état pareil à celui où se trouverent alors madame de Bagneux & le Chevalier de Fosseuse. Madame de Bagneux en fut accablée, comme d'un dernier coup de malheur, lequel étoit inévitable, ne voulant rien faire qui pût découvrir sa crainte à madame de Vandeuil; & le Chevalier de Fosseuse fut rempli d'une douleur

extraordinaire, considérant en quel danger il étoit cause que la personne qu'il adoroit étoit exposée.

Voyant qu'il falloit que monsieur de Bagneux le trouvât avec sa femme, s'il ne sortoit promptement, il prit congé de madame de Vandeuil. Monsieur de Bagneux, qui avoit suivi celui qu'il avoit envoyé, n'étoit qu'à deux pas du logis de cette dame, lorsque le Chevalier de Fosseuse en sortit. Le trouble où il étoit redoubla à la vûe de monsieur de Bagneux, qui eut de son côté une surprise infinie, laquelle se tourna dans le même moment en fureur. S'il eût eu des armes, il eût tâché, au péril de sa vie, de se venger du Chevalier de Fosseuse, & il eut alors un sensible regret d'avoir pris une profession qui le faisoit trouver en cette occasion hors d'état de se satisfaire.

Transporté d'une rage incroyable, il retourna sur ses pas chez lui, & alla à la chambre de sa femme, où il fit mille menaces, & s'emporta en des ter-

mes d'un cruel ressentiment, comme si elle eût été présente.

Madame de Bagneux avoit vu sortir le Chevalier de Fosseuse : & voyant que son mari n'étoit point entré, sa crainte s'étoit changé en une certitude de ce qui étoit arrivé. Sentant qu'elle ne pouvoit demeurer davantage chez madame de Vandeuil, sans tomber en un état qui lui auroit découvert celui de son ame, toute troublée, & sans savoir ce qu'elle devoit faire, elle prit aussi congé d'elle.

Ayant trouvé monsieur de Bagneux dans sa chambre, ce fut le comble de son malheur. Non, non, madame, lui dit-il, plein de fureur, croyant qu'elle venoit pour s'excuser, n'espérez plus de pardon de moi, je ne suis plus capable que de me venger de vos perfidies ; car enfin tout est permis quand on est ainsi offensé ; & je ne trouverai rien de trop cruel pour vous en punir. Ensuite il lui fit mille menaces épouvantables, & transporté de rage, ne lui parloit que de fer & de poison.

Pendant que madame de Bagneux qui étoit entrée demi-morte, étoit tombée aussi-tôt évanouie, & étoit dans un état peu différent de celui d'une personne qui expire, monsieur de Bagneux craignant que cette vue ne le touchât encore, se retira dans une chambre, plein des passions les plus violentes, dont un esprit puisse être agité.

Les femmes de madame de Bagneux, qui avoient entendu le bruit que monsieur de Bagneux avoit fait, survinrent aussi-tôt, & la secoururent. Mais la douleur s'étoit si fort saisie de son cœur, qu'après que par leur assistance elle eut recouvré le sentiment, elle retomba un moment aprés dans un nouvel évanouissement; & ses femmes l'ayant de nouveau soulagée, aprés avoir jetté quelques soupirs, sa douleur se renouvellant, elle retomba encore au même état: & enfin cette même douleur, qui s'étoit auparavant resserrée, venant à s'épandre tout d'un coup, elle ouvrit les yeux avec une langueur mortelle, accablée d'une fievre horrible.

Ce fut alors qu'elle commença de souffrir véritablement, son esprit ayant recouvré quelque liberté Les pensées qu'avoit son mari, causerent à son imagination un trouble plus cruel que le mal qu'elle sentoit. Ensuite elle fit réflexion au Chevalier de Fosseuse; mais avec une tendresse que l'état où elle étoit, ne sembloit pas lui devoir permettre; quoique néanmoins avec des soupirs, qui faisoient bien voir qu'elle reconnoissoit qu'il étoit la cause de ses malheurs; mais son cœur étoit alors tellement rempli de sa passion, qu'elle ne pouvoit plus combattre pour l'en chasser, ni condamner les sentimens qu'elle lui avoit inspirés.

Des pensées si diverses & si confuses la travaillerent si fort, que sa vie fut d'abord en danger, ne s'étant jamais vu une malade plus violente.

Le Chevalier de Fosseuse, qui avoit tout appréhendé de sa rencontre de monsieur de Bagneux, & qui en avoit appris le cruel effet avant que de s'en retourner à Paris, étoit dans un désesp-

voir qui ne peut se représenter. Pendant le chemin, il pensa plusieurs fois de retourner sur ses pas, & s'aller offrir à la colere de monsieur de Bagneux.

Mais sa douleur augmenta horriblement, lorsqu'il apprit, deux jours après, combien madame de Bagneux étoit malade. Cette nouvelle lui fit oublier tout ce qui pouvoit lui être cher. Il résolut de sortir de France, & d'aller attendre la mort dans d'autres parties de la terre, & d'y passer le reste d'une vie, qu'il voyoit qui ne pouvoit être que très-misérable, ne voulant pas être cause, que si madame de Bagneux guérissoit de cette maladie, elle fût jamais exposée pour lui à de pareils malheurs. Et quoique sa passion lui eût bien fait souhaiter de savoir si elle en releveroit, avant que de s'éloigner, il résolut de ne pas attendre, de peur que si elle en guérissoit, il ne pût exécuter sa résolution.

Et en effet, s'arrêtant à ce dernier parti, dont il instruisit Florence, à qui il trouva le moyen de parler, il la pria, en versant beaucoup de larmes, de

TAYLOR INST.

l'apprendre à madame de Bagneux, & de lui dire qu'il alloit haïr la vie plus que personne n'avoit jamais fait, & qu'en quelqu'état qu'elle fût, elle seroit bien moins malheureuse que lui; & il partit avec un illustre disgracié, qui sortoit du Royaume.

Monsieur de Bagneux n'avoit pas de moins tristes pensées. Quelques jours après les premiers transports de son ressentiment, apprenant l'extrême danger où etoit sa femme, il en fut vivement affligé: & le même amour qui lui avoit inspiré de si forts sentimens de jalousie & de fureur, le fit intéresser à sa guérison. Outre tous les remedes possibles qu'il prit soin qu'on y apportât, il parut devant elle plusieurs fois, plutôt en amant qui tremble pour la vie de sa maîtresse, qu'en mari irrité, & qui croit avoir de justes sujets de plaintes. Il tâcha autant de fois de lui persuader que l'emportement qu'il avoit eu, venoit de l'excès de son affection, que la douleur qu'elle en avoit ressentie, l'assuroit entiérement pour l'avenir, &

qu'il seroit incapable de lui témoigner jamais aucuns soupçons qui pussent lui déplaire.

Mais tous ces soins & toutes ces satisfactions furent inutiles. Elle lui dit peu de choses pour se justifier envers lui, & lui fit aussi entendre que sa mort ne devoit pas lui être désagréable. Elle ne pouvoit plus penser qu'au Chevalier de Fosseuse ; ce qu'il venoit de faire lui paroissant un si grand sacrifice, & une chose si extraordinaire, qu'au milieu de son mal elle en avoit quelque joie, connoissant qu'il avoit été digne de l'inclination qu'elle avoit eue pour lui ; & cette forte passion lui ôtoit l'envie de guérir. Elle sentoit qu'elle ne pourroit jamais chasser cette passion de son cœur ; & que si elle survivoit à la connoissance que monsieur de Bagneux en avoit, outre la contrainte terrible avec laquelle elle seroit obligée de cacher ses sentimens, elle seroit tous les jours exposée à tous les chagrins qu'il voudroit lui faire souf-

frir, & qu'il auroit lui-même une continuelle inquiétude.

Il ne s'est jamais vu personne si malade & si agité. Aussi, bien qu'elle eût plusieurs relâches, venant toujours à repenser à toutes ces choses, & à en imaginer encore de nouvelles, elle retomboit aussi-tôt dans un état pire que le premier, & ses forces étant enfin épuisées par le mal, elle mourut dans ces sentimens confus, & sans témoigner aucun regret à la vie.

LES FAUSSES PRUDES,

OU

LES AMOURS DE MADAME DE BRANCAS,

ET AUTRES DAMES DE LA COUR.

Je n'ai pas de ces hauts desseins
D'écrire les Actes de Saints.
Ma Muse est encore trop jeunette,
Il ne lui faut qu'une Musette,
Et les discours moins sérieux
La divertissent cent fois mieux.
Moi, qui ne veux pas la contraindre,
Je ne veux pas encor me plaindre.
Avec de lamentables vers,
De voir un siecle si pervers.
Tout ce que je demande d'elle,
Est de conter quelque nouvelle;
Comme les Dames de la Cour
Traitent les mysteres d'amour.
Maintenant il me prend envie
De décrire toute leur vie,

Pendant que dans un triste exil,
J'ai le tems d'en ourdir le fil.
On ne sauroit m'en faire accroire,
Je sais le fin de leur histoire,
Je sai leur pratique & leurs brigues,
Et je puis vous jurer, ma foi,
Que nul ne le sait mieux que moi.
Je sais leurs secrettes intrigues,
Et comme chacun en ce jour
Se comporte dans cette Cour.
Avance-toi, Muse, & m'inspire
Quelque chose digne de rire :
Le sujet le mérite bien :
Déjà dans plus d'un entretien
Nous en avons ri, ce me semble,
Quand nous étions tous deux ensemble
Mais nous les mettrons en courroux,
Me diras-tu : filons plus doux.
Et moi je n'en veux rien démordre,
Disons toutes choses par ordre,
Sur-tout dans cette occasion
Evitons la confusion,
Et ne faisons pas un mélange :
Distinguons le Démon de l'Ange.
A part scrupules superflus,
Puisqu'en ce tems il n'en est plus,
Il me prend un éclat de rire,
D'en avoir ici tant à dire,
Qu'il faut avec moi confesser
Que j'aurois peine à commencer.

Pendant que j'ai le vent en poupe,
Prenons-en une de la troupe,
Et la séparons du monceau,
Pour le premier coup de pinceau.
Nous dauberons quelqu'autre ensuite ;
Et suivant notre réussite,
Sans nous arrêter en chemin,
Nous les passerons sous la main.
Mais donc, pour entrer en matiere,
Qui choisirons-nous la premiere ?
Prenons Madame de Brancas :
Je sais que chacun en fait cas ;
C'est une Belle assez fameuse :
Pour rendre notre Histoire heureuse,
Je m'en vais doncque l'exposer.
Ecoutez, je vais commencer.
Vêtu d'une étroite culotte,
Son pere faiseur de calotte,
En vendit, dit-on, à Lyon
Quasi pour près d'un million.
Ainsi se voyant en avance,
Il se mêla de la finance ;
Et tout le reste de ses ans
Fut un de ses gros Partisans.
Il avoit dedans sa famille
Une belle & charmante fille,
Du moins la chronique le dit,
Mais ne dit rien de son esprit.
Lorsque Madame la Princesse
La prit pour être sa Maîtresse

Du feu bon homme d'Aſſigny,
Qui crut trouver la pie au nid.
Avant ce fameux mariage,
Qu'on fit à la fleur de ſon âge,
Toutes ſes premieres amours
Qui n'eurent pas long-tems leur cours,
Furent avec Laquais & Pages,
Et maints ſemblables perſonnages
Du fameux hôtel de Condé,
Et non avec ſon Accordé.
Avant qu'il fut jour chez Madame,
Chacun ſait que cette bonne ame
Avoit joué, je ne ment pas,
Dedans le plus haut galetas,
Plus de deux heures à la boule,
Avec des balles que l'on roule;
Et plus elles ſont près du but,
Plus eſt-il ſûr qu'on a perdu.
Sitôt qu'elle fut épouſée,
Son mari d'une ame ruſée
L'envoie auprès de ſa Maman,
Et la retient là près d'un an.
C'eſt au fond de la Normandie
Que ce Mari la congédie:
Si c'eût été plus en-deçà,
On eût ſu ce qui s'y paſſa.
J'ai ſu d'un Auteur très-ſincere,
Qu'elle battit ſa belle-mere,
Qui l'aimant toujours tendrement,
Souffrit cela patiemment.

Après deux ou trois ans d'épreuve,
Par bonheur elle devint veuve :
On dit qu'elle en jetta des pleurs,
Qu'elle feignit quelques douleurs :
Mais sans parler à la volée,
Elle en fut bientôt consolée.
Depuis elle vint à Paris,
Heureux séjour pour les Clovis,
Où, quoique sous un sombre voile,
Elle brilla comme un étoile.
Les Sieurs de Malta & Jeannin,
Friands du sexe féminin,
Ne l'avoient à peine apperçue
Que leur ame en parut émue.
Et chacun s'en crut le vainqueur.
Tous deux lui toucherent le cœur,
Pour tous deux elle eut l'ame atteinte,
Et ce ne fut pas sans contrainte
Qu'elle répondit à leurs vœux,
Les voulant conserver tous deux.
Pas un n'eut l'ame trop saisie
Des mouvemens de jalousie,
Elle les ménagea si bien,
Qu'ils ne se dirent jamais rien.
Jeannin la menoit en campagne
Dans une maison de cocagne,
Que l'on appelle l'Amireau,
Non pas séjour de Houberau,
Mais une maison de délices,
Où Brancas offrit ses services

A cette jeune Déité,
Qui n'eut point d'inhumanité :
Pour un Galant si plein de charmes,
Elle rendit bientôt les armes.
Après un mal assez amer,
Brancas revient pour prendre l'air
Dedans cette maison fameuse,
Mais maison pour lui bienheureuse,
Puisqu'en cet illustre séjour,
Il prit & donna de l'amour ;
Souvent lui contant des fleurettes,
Et dans ces douces amusettes,
Il lui récitoit quelques vers,
Qu'il pilloit des Auteurs divers.
Un jour qu'il causoit avec elle,
Afin de lui prouver son zele,
Et tous les violens transports
Qu'il ressentoit peut-être alors,
Il lui fit voir une Elégie,
Mais forte & pleine d'énergie,
Qu'elle prit pour un Madrigal,
Qui lui porta le coup fatal,
Dont elle ne se put défendre,
Elle acheva lors de se prendre :
Le reste ne se conte plus,
J'en serois moi-même confus.
Le voir, l'aimer, devenir grosse,
Je ne vous dis point chose fausse,
Se firent dès le même jour
Qu'il lui témoigna de l'amour ;

Il n'est pourtant rien de plus vrai
Qu'on n'y mit pas plus de délai ;
Et que dans la même journée
La chose se vit terminée.
Sitôt que Monsieur de Brancas
S'apperçut de ce vilain cas,
Par un motif de conscience,
Ou bien poussé par la finance,
Sur quoi l'on ne pouvoit gloser ;
Il fit dessein de l'épouser.
Bien que la Dame se vît grosse,
Elle ne vouloit point de noce,
Pourtant elle y consentit : car
Voyant que le Duc de Villars
Etoit prêt de faire naufrage,
Elle approuva ce mariage :
Ce qu'elle n'eût fait qu'à regret,
Sans quelqu'espoir du Tabouret.
Six mois après l'affaire faite,
Elle mit au monde Branquette ;
Ce jeune miracle d'amour,
Qui brille à présent à la Cour,
Devant qui même la plus belle
N'oseroit lever la prunelle,
Et qui pourroit conter à soi
Le cœur même de notre Roi.
Ses beaux cheveux de couleur blonde ;
Et son teint le plus beau du monde
Réjouirent fort son Papa,
Parce que Jeannin & Malta ;

Dont

Dont il étoit en défiance,
N'avoient aucune ressemblance
A ce beau teint, à ces cheveux
Dignes de mille & mille vœux.
Monsieur de Laon, qui dans l'Eglise
Fait une figure de mise,
Et qui, comme l'on peut juger,
Sait bien plus que son pain manger,
Ou pour parler sans menterie,
Un grand Laquais nommé la Brie,
Furent pere, à ce que l'on dit,
D'une fille du même lit.
Mais sans choquer la révérence,
On croit avec plus d'apparence,
Qu'elle vint de ce grand Prélat
Qui fit cela sans nul éclat:
Et ce qui fait qu'aucun n'en doute,
C'est que malgré la Sœur Ecoute
Et la mortification
Que l'on souffre en religion,
Elle ne perd jamais l'envie
De finir tristement sa vie,
Et de donner dans ce saint lieu
De grandes louanges à Dieu:
Ce qui fait voir, quoi que l'on fasse,
Que ce dessein lui vient de race,
Quoique d'autres légérement
En jouent peut-être autrement,
Pour encor mieux faire la fausse,
Chacun dit qu'elle fut grosse

En l'abſence de ſon mari;
Et qui contre ſon ordinaire
En parut un peu en colere:
Mais étant un fort bon Parent
Il en uſa modérément,
Et ne s'en prit rien qu'à la Brie,
Qu'il chaſſa, dit-on, de furie,
Ce qui fit beaucoup plus d'éclat,
Que s'il s'en fût pris au Prélat.
Mais notre adorable Comteſſe,
Pour autoriſer ſa groſſeſſe,
Lui ſoutient jurant de ſa part,
Que déja devant ſon départ
Sa fille avoit été conçue,
Qu'elle s'en étoit apperçue.
Le tems pourtant s'accordoit mal,
Mais dans un endroit ſi fatal
On n'examina pas la choſe:
On lui fit croire que la gloſe
De ce doute fâcheux qu'il prit,
Etoit une abſence d'eſprit,
Et qu'en ſes grandes rêveries,
Il ſe forgeoit ſes niaiſeries.
Lors le mari le crut aſſez,
Vous le croirez ſi vous voulez.
A ces deux là qui la quitterent,
Deux autres Galans ſuccederent,
Chavigny, autrement de Pont,
Et d'Elbeuf, homme aſſez profond
Dans la ſcience de la chaſſe,

Qui remplissoit fort bien sa place,
Lorsqu'il y mettoit ses efforts.
Après les nouvelles d'alors,
Il lui contoit pour l'ordinaire
Tous les faits de son chien Cerbere,
S'il s'étoit jetté tout-à-coup
Sur quelque cerf ou quelque loup,
Si le chevreuil ou bien le lievre,
En se voyant dessus ses fins
A la merci de ses mâtins.
L'autre qui paroissoit plus sage,
Etoit aussi d'un autre usage;
C'étoit un homme libéral
Qui donnoit tout, ou bien ou mal,
Même l'on dit entre autre chose,
Que personne de vous n'en glose,
Qu'avant que de lui dire adieu,
Il lui meubla son Prié-Dieu,
Mais des plus beaux bijoux du monde,
De tout ce que la terre & l'onde
Fournissent de plus précieux
Et de plus éclatant aux yeux.
Combien cet Amant plein de zele,
A-t-il souffert de maux pour elle!
Il a blanchi dessous le faix,
Outre sa dépense & ses frais.
Quelle auroit donc été sa peine,
S'il eût aimé quelque inhumaine?
Sans rendre ces deux mécontens,
Elle avoit dès ce même tems,

L'Abbé Nardy, Amant de Galle,
Dont l'ame n'eſt point libérale,
Qui la voyoit comme voiſin
Depuis le ſoir juſqu'au matin.
Dedans ce tems-là même encore,
Malta qui l'aime & qui l'adore,
Revint, mais plus ſecrétement,
Montrer qu'il étoit ſon Amant,
Qu'il n'en pouvoit plus aimer d'autres;
Et parmi tant de bons Apôtres
Sans ſavoir d'où cela venoit,
Hélas, mon Dieu! l'on s'apperçoit,
Lâcherai-je cette parole?
Que la Dame avoit la vérole.
On conſulta deſſus ce fait
Un homme en ce métier parfait,
Qui la voulut prendre en ſa charge:
C'eſt le ſage Monſieur le Large,
Homme qui n'a point de pareil
En tout ce que voit le Soleil.
Sans ſonger d'où le mal procede,
On réſout d'y donner remede.
L'on convient pour cela de prix,
Le jour même, dit-on, fut pris:
Mais la guériſon fut remiſe
Malgré quelque portion priſe,
A cauſe que dans cet inſtant
L'argent n'étoit pas bien comptant.
Comme elle avoit un cœur de roche,
Pour éviter quelque reproche,

Qu'on lui faisoit en son quartier,
Même gens de galant métier,
Et tromper tant de sentinelles,
Elle prend celui des Tournelles;
Et sans avoir d'autre raison,
Elle abandonne la maison;
Puis se loge rue de Vienne,
Quartier plus propre à la fredaine.
Et déja beaucoup plus fameux
Pour tous les larcins amoureux.
Bien que personne ne la suive,
Elle ne se croit pas oisive,
Messieurs Paget & Monerot
Y furent bientôt pris au mot.
Tout aussi-tôt qu'ils l'eurent vue
L'un & l'autre d'eux deux se tue
De lui faire mille présens.
Elle, pour les rendre contens,
De peur que l'un des deux s'offense,
Avoit beaucoup de complaisance;
Elle prenoit à toute main,
Croyant qu'il eût été vilain
De refuser avec audace
Des présens faits de bonne grace.
Ils avoient dans leur passion
Tous deux de l'émulation:
Si l'un envoyoit une table
D'une fabrique inimitable;
L'autre renvoyoit dès le soir
Un parfaitement beau miroir.

Si l'un d'eux chômoit une fête,
L'autre se mettoit dans la tête
Depuis le soir jusqu'au matin
De la régaler d'un festin.
Mais les fortunes bien prosperes
Sont celles qui ne durent gueres.
Bientôt une adroite beauté
Eut tout ce mystere gâté,
Et par une intrigue nouvelle
Lui ravit ces Amans fideles.
C'est d'Olonne qui fit ce coup
Environ entre chien & loup.
Jamais rien fut plus sensible
Que ce larcin irrémissible:
Mais dans l'esprit de se venger,
Elle n'y voulut pas songer:
Sans bruit elle le laissa faire.
Le sieur Fleuri, vilain compere
(Ceci soit dit sans l'offenser)
Et plus laid qu'on ne peut penser,
Le Diable (Dieu me le pardonne)
Armé des armes qu'on lui donne,
Non, n'est pas si laid que celui
Qui charmoit alors son ennui.
Sa mine étoit plus dégoûtante
Que les courroies d'une tente,
Son teint d'un vieil mort & huileux
Eclatoit d'un lustre terreux,
Ses cheveux, sa barbe maussade,
Son haleine pire que cade,

Et le tout d'un monſtre infernal,
S'il n'avoit été libéral,
L'auroient certes, comme je penſe,
Fait haïr de toute la France.
Il faiſoit donc quelques préſens,
Mais qui pourtant n'étoient pas grands;
Des eſſences & des pommades,
Des citrons doux pour les malades,
Des raiſins doux de Languedoc
Pour le Carême c'étoit hoc,
Et quelqu'autre choſe de ſemblable,
Non pas d'un prix inimitable,
Mais pour être parfait Amant,
Suffit de donner ſeulement.
Bien que Fleuri logeât chez elle,
Elle ne lui fut pas plus fidelle.
Comme un cent ne ſuffiſoit pas,
D'Eſpagni fut en même cas,
Du même tems à la même heure,
Homme encore plus laid, ou je meure,
Qui ſans le bon Monſieur Fleuri,
Qui ſur lui l'auroit enchéri,
Il auroit été, ſi je n'erre,
Le plus laid homme de la terre.
Commençant à s'émanciper
Il lui montroit l'art de piper,
A quelque jeu que ce pût être,
Sans que l'on pût le reconnoître,
C'eſt où bien des gens ont recours;
Et qui lui fut d'un grand ſecours.

Avant qu'elle eût cette ſcience,
Elle perdoit, mais d'importance :
Mais vous allez tous admirer,
Comme elle s'en ſut bien payer.
Au Carnaval, tems de remarque,
Notre jeune & vaillant Monarque,
Pour chaſſer mille ennuis fâcheux,
Danſoit un ballet ſomptueux :
Brancas, cette jeune merveille,
Qui a le pas fin & l'oreille,
Dans ce ballet, non par hazard,
Repréſentoit, dit-on, un Art,
Oui, c'étoit la Géométrie.
Son habit couleur de prairie,
Et qui valoit ſon péſant d'or,
M'en fait reſſouvenir encor.
Et attendant, comme je penſe,
Que ſon tour vînt d'entrer en danſe,
Hélas! Monſieur de Relappé
La fit bien venir à jubé ;
Il lui gagna, ſans hyperboles,
Environ dix-huit cent piſtoles.
Après un ſemblable malheur,
On ne danſa pas de bon cœur,
La ſomme n'étant pas payée,
Elle en fut moins mortifiée ;
Car comme cet homme de Cour,
Alla la voir un autre jour,
Il ſe paya d'une monnoie
Qu'il reçut même avec joie,

Et qu'on entend à demi-mot,
A moins que de passer pour sot.
Je tiens pour moi qu'on peut le croire,
Puisque lui-même en fait l'histoire.
Dans ce tems-la Monsieur Jeannin
Le supplanta sans que venin
D'une immortelle jalousie
Lui vînt troubler sa fantaisie;
Elle le reçut de bon œil,
Et l'eût aimé jusqu'au cercueil,
Sans qu'une méchante personne
Le lui ravit, ce fut d'Olonne,
Qui lui prit encor celui-ci,
Et bien d'autres qu'on sait aussi.
Monsieur de Beaufort ce grand homme,
Que l'on connoît dès qu'on le nomme,
Depuis les plus petits enfans
Jusqu'à ceux qui n'ont point de dents,
La consola de cette perte;
Tout les jours elle étoit alerte
Pour épier où ce Héros
Lui pourroit parler en repos.
J'aurois de quoi vous faire rire,
Si je voulois ici vous dire
Mille & mille discours sans fin,
Et les rendez-vous du jardin
Du fameux hôtel de Vendôme,
Où bien souvent comme un fantôme
J'ai connu ce maître paillard
L'attendre tout seul à l'écart.

Mais hélas ! la Beauté qu'il aime
Le publie trop elle-même
Pour vous les réciter ainſi.
Peut-être ſavez vous auſſi
Les diſcours que de leur fenêtre
Ils ſe faiſoient ſans trop paroître,
Parce que Monſieur de Brancas
Deſſus ce point ne railloit pas,
De quoi pourtant chacun s'étonne,
Le voyant ſi bonne perſonne.
Monſieur le Maréchal d'Eſtrez,
Qui je crois, comme vous ſavez,
N'a pas l'ame trop libérale,
Etoit encor de ſa cabale.
Jugez un peu s'il l'aimoit bien.
Puiſqu'il lui fit préſent d'un chien,
Mais d'un joli chien de Boulogne,
Petit, & de camuſe trogne.
Mais comme ſon affection,
Augmentoit ſa prétention,
Il lui fit un don plus ſolide :
C'étoit un petit coffre vuide,
Mais ajuſté fort joliment,
Et qui, dit-on, étoit d'argent.
Après contrefaiſant la prude,
Elle mit toute ſon étude
A corrompre Monſieur Fouquet.
Déjà de plus d'un affiquet
Elle orne ſa divine treſſe,
Elle le flatte & le careſſe ;

Mais lui toujours comme un glaçon
Ne mordoit point à l'hameçon.
Jamais on ne le sut surprendre;
Il avoit une amitié tendre
En vrai bonhomme de mari,
Dont on ne l'a jamais guéri.
Tout ce que l'amour nous suggere
Près de lui ne servoit de guere,
Malgré tous ses divins appas
Cet Amant ne l'écouta pas.
Alors on voit qu'elle s'écrie,
Voilà ma science finie
Sans que tu me sois converti,
Et j'en aurai le démenti!
Dussé-je mourir dans la peine,
Je veux que ton ame inhumaine,
Plus fiere que Dame Alecton,
Chante dessus un autre ton.
Alors l'attaquant de furie
Dans cette grande galerie,
Que nous prenons à Saint-Mandé,
L'œil en feu comme un possédé,
Malgré ce qu'il put entendre,
Elle le force de se rendre;
Et l'on dit, malgré qu'il en eût,
Qu'elle en fit ce qu'elle voulut;
Et lorsqu'il eut quitté sa patte
Après l'avoir nommée ingrate,
Et fait quelques discours confus,
Il jura de n'y tomber plus.

Son serment ne fut pas frivole,
Car depuis il lui tint parole,
Alors que ce Surintendant,
Fut frappé de cet accident,
Qui, par une chûte commune,
Entraîna plus d'une fortune.
Dieu sait quels furent ses regrets.
Cela m'importe fort peu ; mais,
A ce que l'on me persuade,
Elle fut tout-à-fait malade,
Et même, à ne vous mentir point,
Elle en perdit son embonpoint:
Depuis, lorsque ses amis virent
Que les choses se ralentirent.
Recouvrant un peu de santé
On vit renaître sa beauté,
A peine chacun la découvre,
Qu'elle alla loger dans le Louvre,
Et savoir quasi pourquoi,
On la voit bien auprès du Roi.
D'autres n'en disent pas de même,
Disant que c'est elle qui l'aime,
Et qu'elle s'efforce en tous lieux
De se trouver devant ses yeux;
Que d'une maniere obligeante
Près de lui fait toujours l'Amante,
Et que redoublant ses appas,
Fait très-souvent le premier pas.
La raison sur quoi l'on se fonde,
C'est que le plus grand Roi du monde,

Qui d'un regard peut tout charmer,
Et qui n'a pour se faire aimer,
Qu'à jetter l'œil sur la plus belle,
Qui ne connoît point de cruelle,
Ne voudroit pas faire un tel choix.
Lors l'on entendit une voix,
Qui dit d'un ton digne de marque,
Nous parlant de ce Monarque,
Hélas! pourquoi s'en étonner,
Puisqu'on le voit s'abandonner
Aux caresses d'une importune,
Qui n'étoit plus bonne fortune,
Et qui désormais au cercueil
Ne peut entrer qu'avec un œil?
Une raison si convaincante
Fit que l'on eut bien de la pente
A croire que ce Roi fameux
Pourroit bien répondre à ses vœux,
Quoique l'on soutienne en cachette,
Que le tout n'est que Branquette,
Dont je donne certificat,
Etant un mets plus délicat,
Plus savoureux & plus d'élite
Pour un Prince de ce mérite.
Cependant Monsieur de Brancas
Ferme l'œil à tout ce tracas,
Et d'une ame toute pieuse
Pour mener une vie heureuse
Et libre de tous les chagrins,
Vers le Ciel élevant ses mains,

Offre à Dieu tout ce que peut faire
Et la jeune Fille & la Mere,
Et sans en recevoir du fiel,
Reçoit tout comme don du Ciel :
Soit qu'il eût à souffrir des Princes,
Ou des Gouverneurs de Provinces,
Des Prélats, des Abbés, des Rois,
Des Partisans & des Bourgeois.
Voilà mon histoire finie ;
Jugez si dans ma litanie,
Ce jeune miracle d'amour
Ne pourra pas entrer un jour.
Vous qui connoissez cette Belle,
Contez-lui comme une nouvelle
Tout ce que mon histoire en dit,
Puisque je mourrois de dépit,
Si sans choquer sa modestie
Elle n'en étoit avertie ;
Espérant avoir le bonheur
De lui montrer un jour l'Auteur.

LA DÉROUTE ET L'ADIEU DES FILLES DE JOIE

DE LA VILLE ET FAUXBOURS DE PARIS;

Avec leurs noms, leur nombre, les particularités de leur prise & de leur emprisonnement;

ET LA REQUÊTE A M. D L. V.

J'ECRIS la déroute fameuſe
De la Bande autrefois joyeuſe;
Mais qui n'eſt plus en ce temps-ci
Qu'une Bande fort en ſouci.
Quoi qu'il en ſoit, quoi qu'on en croie,
Je chante des Filles de Joie,
L'adieu, les regrets & les pleurs,
Sans prendre part à leurs malheurs.
Muſe, qui connois cette Race,
Qui t'a ſouvent fait la grimace
Et mépriſé cent fois tes vers,
Lorgne-les toutes de travers,
Et fais auſſi que je les voie,
Non plus comme Filles de Joie,

Mais en Filles qui font pitié.
Partant rends-moi ſans amitié
Pour cette troupe de Syrenes,
Et pour fruit de toutes mes peines :
Fais que quelque fille de bien
M'aime un peu ſans m'en dire rien.
Paris eſt un ſéjour commode,
Où chacun peut vivre à ſa mode,
Avec droit d'y manger ſon pain,
Comme dans l'Empire Romain ;
Car on y vit ſous un Roi juſte,
Comme on faiſoit du temps d'Auguſte,
Avec la même liberté,
Auſſi-bien l'hyver que l'été,
Et chacun à ſa fantaiſie,
Y prend le droit de Bourgeoiſie.
Mais comme enfin tout ſe corrompt,
Le nom de Bourgeois fait affront :
On veut être encore davantage,
De liberté, libertinage
Se produit inſenſiblement :
Et puis il faut un réglement.
La Femme comme plus fragile,
Commence un déſordre de ville,
Et veut toujours prendre plus haut,
Qu'elle ne doit & qu'il ne faut.
La moindre ſe fait Demoiſelle :
Il faut brocar, il faut dentelle,
Il faut perles & diamans,
Il faut riches ameublemens,

Et mille autres denrées :
Mais pour les rendre ainsi parées,
Il faudroit que tous les maris,
Fussent de vrais Jeans de Paris.
De là vint la source maligne,
Qui cause le malheur insigne
D'être enfin prise au saut du lit,
Et surprise en flagrant délit.
O Dieux ! qu'on en prend de la sorte,
Sans celles que la fausse porte
Fait sauver par quelques détroits,
Pour être prises d'autres fois.
Ninon dedans un Fiacre est prise ·
Avec un homme à barbe grise,
Nanon, au carosse à cinq sous,
Se laisse prendre & file doux,
Lucrece en sortant est grippée,
Babet en dansant est happée,
On surprend Manon & Cataut,
Qui vont, l'une en bas, l'autre en haut :
Jeanneton aux sergens fait tête,
On ne vit jamais telle fête,
Pots, pintes, tablesesf, cabeaux,
Siéges, chandeliers, cruches, seaux,
Vaisselle sans être comptée,
Volent d'abord sur la montée,
Tout y fait le saut périlleux,
Jusqu'aux bouteilles deux à deux;
Puis Jeanneton court à la broche,
Cependant un Sergent l'accroche,

TAYLOR INST. OXFORD

Elle l'égratigne & le mord.
Les voilà tous deux en discord,
Prêts à s'arracher la prunelle :
Mais le Sergent est plus fort qu'elle,
Il l'entraîne contre son gré,
Lui fait sauter plus d'un degré,
Et sans entendre raillerie,
La mene à la Conciergerie.
On déniche dès le matin,
La fameuse & fiere Catin;
Quoiqu'on la fasse aller en chaise,
Elle n'est pas trop à son aise,
La commodité lui déplait,
Mais on s'en sert telle qu'elle est.
Marquise, Comtesse ou Baronne,
Il faut comparoître en personne,
Et faire entrée au Châtelet,
A jour ordonné sans délai,
C'est un Arrêt irrévocable,
On prend au lit, on prend à table;
Pourvu qu'on soit en mauvais lieu,
Suffit, la prise est de bon jeu.
On a beau dire je suis telle,
Je suis d'auprès de la Tournelle,
Mon mari me connoît fort bien,
Tout ce discours ne sert de rien,
Il faut aller où l'on vous mene;
Pourquoi courir la pretentaine,
Lui disent les Sergens railleurs,
Et venir autre part qu'ailleurs?

Eh bien, que votre mari vienne,
Qu'il vous retire & vous retienne,
S'il ne vous fait le même tour,
Que le Procureur de la Cour
Fit l'autre jour à telle Dame,
Qui se voulut dire sa femme :
Allez, je ne vous connois point,
Et demeurons-en sur ce point,
Lui dit-il fort en colere.
A cela que pourriez-vous faire ?
Quand un homme est ainsi fâché,
Sa femme en porte le péché
A propos, chez Dame Thomasse,
Deux femmes de fort bonne race,
Furent prises au trébuchet,
Et passerent hier le guichet,
Et tous les jours on en attrape,
A l'heure que l'on met la nappe,
Cela veut dire en plein midi.
Ah ! qu'un Sergent est étourdi,
De venir frapper à telle heure,
Personne à table ne demeure,
Il peut tout seul se mettre là ;
Car aussi-tôt chacun s'en va,
Laisse chappon, ragoût & soupe,
Laisse du vin dedans sa coupe,
Et fait place à quatre Sergens,
Qu'il laissa buvans & mangeans,
Et souhaite qu'ils en étouffent,
Tandis que les Dames s'épouffent.

D'autres avec des Savoyards
S'enferment bien de toutes parts,
Puis ſortent par la cheminée,
De quoi la cohorte étonnée,
Penſe que le Diable a pris part
A cet inopiné départ.
Rien ne ſort à porte rompue,
Elles ſont déja dans la rue,
Les Savoyards crient haut & bas,
Sergens, vous ne nous tenez pas.
Mais les Sergens tous pleins de rage
S'en prennent d'abord au ménage,
Ils renverſent & briſent tout,
Chacun en emporte ſon bout:
Mais ce bout ne vaut pas la peine
De faire une entrepriſe vaine.
Ils vont chez la belle aux beaux yeux;
Chez elle ils réuſſiront mieux;
Elle eſt Dame à ſe laiſſer prendre,
Et point difficile à ſe rendre,
Tout Bretteur ſe rend maître là,
Sitôt qu'il a dit me voilà.
Sergent qui commande à baguette,
N'a pas moins de droit que la brette.
Ouvrez vîte, c'eſt temps perdu,
Levez-vous, le lit eſt vendu,
Lui dit-il en propres paroles.
Prenez, dit-elle, *deux piſtoles*,
Et me laiſſez vivre en repos,
C'eſt parler fort mal-à-propos.

Ah ! vous ne ferez point affaire,
Dit le Sergent fort en colere,
Pourqui me prenez-vous ici ?
Pensez-vous échapper ainsi ?
Si je n'avois la retenue
Vous iriez à pied par la rue :
Mais c'est en chaise que l'on sort
Quand on en veut payer le port.
Tel est le destin de nos belles,
Et d'autres qui sont avec elles,
Nicole, Claudine, Margot,
Et Perrette & Jeanne au pied bot,
Martine la souffle roties,
Toutes servantes addenties,
Qui deçà, qui delà font flus,
Mais elles ne reviennent plus,
Bon pied, bon œil, & bonne bête
Fait bien lors un coup de sa tête.
Comme on déniche des moineaux
Ou comme l'on cuit des perdreaux,
Tout ainsi l'on prend Christoflette,
Poncette, Gilette, Nissette,
En sortant de leurs nids à rats;
L'une échappe dans l'embarras,
On vous la prend, on lui dit, c'est que
Il faut venir au fort l'Evêque,
Et de prises pour un matin
J'en compte cent, sans le fretin.
Guerre de gens ne sont en peine
De s'informer où l'on les mene,

Excepté quelques Perruquiers,
Quelques Parfumeurs & Poudriers,
Quelques faiseurs de confitures,
Ou bien de mignonnes chaussures,
De fards, de pommades, de gants,
De vieilles jupes, vieux rubans,
Repassés à la friperie,
Et faiseurs de tapisserie.
Hé quoi si souvent escroqués,
Faut-il encor qu'ils soient moqués?
O personnes ensorcelées!
De prêter ainsi leurs denrées,
Sur Janvier, Février & Mars,
Pour courre après de tels hasards.
Au contraire mille personnes,
Prudentes, sages, belles, bonnes,
Rendons grace aux bons Magistrats,
Qui leur ont sauvé tant de pas,
Et réduits leurs maris à vivre,
D'un air qui ne les fait pas suivre.
O combien d'argent épargné,
A tel qui pour être lorgné,
Se faisoit mettant tout en gage,
Et trop tôt gueux & trop tard sage!
Voilà ce que c'est d'écouter,
Un sexe qui vient nous tenter,
Qui nous fait croire qu'il nous aime,
Et puis nous perd comme lui-même,
Oh! qu'elles sont en bel état,
Pour un Marquisat ou Comtat!

Ainsi fait la vanité sotte,
D'une poupée une marotte,
D'une belle idole un jouet,
Et du jeu l'on en vient au fouet.
C'est là d'une façon fort belle,
Se faire passer Demoiselle,
Et pourtant une infinité
Passent en cette qualité.
Mais la prudente Politique
En va faire une République,
Que l'on veut envoyer à l'eau,
S'entend pourtant dans un Vaisseau.
Alors toute personne sage,
Fera des vœux pour leur passage,
Priera les Flots, Neptune aussi,
De les porter bien loin d'ici.
Aux vents, pour moi je fais priere
De leur bien souffler au derriere :
C'est du Navire que je dis,
J'excepte le vent Yapis,
Car ce vent seroit tout contraire ;
Et des Poëtes, d'ordinaire,
Il est invoqué pour les gens
Qu'on veut revoir en peu de temps.
Alors, aussi d'autre maniere,
Tout débauché fera priere ;
Mais prieres de débauchés,
Sont souvent autant de péchés.
Le Ciel, qui le sait, les délaisse,
Et ne s'en hausse ni s'en baisse.

Les enfans leur crient au renard.
Pourtant dans ce fameux départ,
On voit blêmir un pauvre drôle
Quand il entend lire le rôle,
Où des premieres eſt Fanchon,
Qui de ſes deux yeux de cochon
Lui vient percer le cœur & l'ame :
Alors il ne peut qu'il ne blâme,
Et Polices & Magiſtrats.
Oh ! dit-il en parlant tout bas,
Quelle injuſtice, quel dommage,
De faire à Fanchon cet outrage ?
Puis demeurant droit comme un pieu,
Il enrage & jure morbieu,
Et maudit en ſoi la Police,
De peur qu'il a de la Juſtice :
Mais il a beau ſe garder bien,
Jamais Juſtice ne perd rien.
Dieu veuille plutôt qu'il s'amende,
Et que jamais on ne le pende ;
On en pend de bien plus huppés,
Qu'un ſexe pipeur a pipés.
Enfin nos Pies dénichées,
De leur départ aſſez fâchées,
De tous côtés d'un œil hagard
Regardent le tiers & le quart.
Mais tiers ni quart, tel qu'il puiſſe être,
Ne fait ſemblant de les connoître :
L'une ſoupire, l'autre rit,
L'une pleurt, une autre maudit.

Quelqu'autre fait une grimace
D'un singe qui demande grace:
Une autre sans honte & sans front,
Se moque d'honneur & d'affront;
La Demoiselle & la Marquise,
Mais Marquise de bonne prise,
Ont le bec alors bien gelé;
Et le caquet mal affilé;
Elles n'ont plus ici par voie
Bruns ni blondins qui les côtoie.
Les Sergens sont leurs quinolas,
Qui sont des meneurs par le bras,
Meneurs de fort mauvaise grace,
Et tous meneurs chaflant de race;
Meneurs à leur rompre le cou,
En les menant devinez où.
Je crois qu'ils vont droit au Pont Rouge,
Vers un grand bateau qui ne bouge;
Là toutes entrant sans complot,
On crie à Chaillot; à Chaillot:
C'est aux Bons-Hommes; à Surene;
C'est où ce grand bateau les mene:
S'il fait beau temps l'on pourra bien
Passer outre sans dire rien;
Adieu Paris, comme il nous semble,
Disent-elles toutes ensemble;
Hélas! que de gens de métier,
Sont fâchés en chaque quartier;
Car ils perdent la chalandise,
Et de Baronne & de Marquise.

A préſent tout eſt renverſé,
Notre honneur eſt bien bas percé;
Nous donnerions, étant au rôle,
La qualité pour une obole:
Du moins que ne nous réduit-on
A reprendre le chaperon?
Après avoir été coquettes,
Quel mal d'être Chaperonnettes,
Même de porter le tocquet
Avecque quelqu'autre affiquet,
Tout ainſi que la Bourgeoiſie,
Qui de grande peur eſt ſaiſie,
Qu'on ne regle au temps de jadis,
Et ſa coëffure & ſes habits,
Que d'une demi-Demoiſelle,
On n'en faſſe une Peronelle?
On n'en feroit tout auſſi-bien,
Si le monde n'en diſoit rien:
Mais ſoit qu'il jaſe ou qu'il ſe taiſe,
On en ſeroit plus à ſon aiſe,
On ne ſe ruineroit point
Pour du brocard & pour du point,
La chemiſette, la houbille,
Le corſet, quelqu'autre guenille,
Un filet à mouche, un jupon,
Pour parer ſeroit auſſi bon.
Mais baſte, attendez-nous ſous l'orme?
On nous prendra pour la réforme.
Bon Dieu, que nous avons de ſoin!
C'eſt bien de nous qu'on a beſoin;

Laiſſons faire la Politique,
Qui regle la choſe publique;
Mais qu'en la laiſſant faire auſſi,
Elle nous chaſſe loin d'ici.
Adieu, bal; adieu, comédie;
Adieu, puiſqu'il faut qu'on le die,
Aux Marais notre rendez-vous,
Où ſouvent avec cent filoux,
Nous avons joué notre rôle
A dépouiller un pauvre drôle,
Etranger ou Provincial,
Ou je ne m'acquittois point mal
Du beau ſoin d'eſcroquer la dupe,
Tantôt d'un bas, puis d'une jupe,
D'un mouchoir, d'un collier, d'un loup,
D'un rubis, d'un autre bijou,
D'un anneau, d'une garniture,
D'un braſſelet, d'une coëffure,
D'un miroir, d'un ameublement,
D'un cabinet, d'un diamant,
D'une aiguiere, un baſſin de même,
Selon que plus ou moins on aime.
Manger enfin caroſſe & train,
Le mettre nud comme la main,
Etoit mon principal office:
J'en cachois ſi bien l'artifice,
Que la pauvre dupe croyoit,
Que je brûlois comme il brûloit;
Mais bientôt mon cœur tout de glace,
Le forçoit de céder la place

A quelque autre simple niais
Qu'on prenoit du même biais.
Mais après toutes nos fredaines,
Dont nous allons porter les peines,
Voilà nos plaisirs qui sont morts,
Et nous en sommes aux remords.
Adieu, promenades de Seine,
Chailot, Saint-Cloud, Ruel, Surene,
Ah ! que nous allons loin d'ici,
De Vaugirard & de Passy !
Mais c'est où le destin nous mene.
Adieu, Pont-neuf, Samaritaine,
Butte Saint-Roch, petits Carreaux,
Où nous passions des jours si beaux :
Nous allons en passer aux Isles.
Puisqu'on ne nous veut plus aux Villes,
Il nous faut aller au désert,
Et comme toute chose sert,
Notre disgrace nous délivre
De l'homme brutal, de l'homme ivre,
De l'homme jaloux, du coquin,
Et du voleur & du faquin,
Dont nous souffrons la tyrannie,
Les bassesses, la vilainie,
Supplice le plus grand qui soit.
Hélas ! si la femme savoit
Quelle sujétion a celle
Qui fait le métier de Donzelle,
Elle n'en tâteroit jamais,
Vivroit comme moi désormais,

Qui promets, qui proteste & jure
D'être meilleure créature.
Mes Compagnes en font autant,
Prenez-le pour argent comptant ;
Nous tiendrons un chemin contraire,
Pourvu qu'on nous le fasse faire.
Ainsi ce beau discours finit,
Mais elles n'avoient pas tout dit,
Il falloit encor nous apprendre
Combien elles en ont fait pendre,
Combien de Galans ébahis
Par elles se sont vus trahis ;
Et combien de lâches querelles
Se sont faites pour l'amour d'elles,
De mauvais coups, d'assassinats,
De vols qu'elles ne disent pas,
De Marchands affrontés sans honte,
D'emprunts dont on ne tient nul compte ;
Combien de jeunes gens enfin
Ont fait par-là mauvaise fin ;
Combien de désordre aux familles,
Combien il s'est perdu de filles,
Combien d'enfans ou d'avortons ;
Quand finir, si nous les comptons ?
Mais pensons à choses plus hautes,
Faisons profit de tant de fautes
Car Dames de cette façon
Font une fort belle leçon
A toute fille de boutique,
Qui de Demoiselle se pique

Et qui hors du comptoir tout gras,
Fait la Dame à vingt-cinq carats.
Instructions aux Artisannes,
Aux Servantes, aux Paysannes,
A toute autre Grisette aussi,
De ne jamais broncher ainsi.
Désormais la sage Bourgeoise,
Vivant en liberté françaisé,
Ira par-tout le front levé,
Et tiendra le haut du pavé,
Sans peur de se voir affrontée
Par quelque Cambrouse effrontée;
Qui fait par un méchant trotin,
Porter sa jupe de satin.
L'honneur, la vertu, le mérite,
Qu'il faudra qu'une chacune imite,
Feront renaître dans nos jours
De justes & chastes amours.
L'impureté sera bannie
Des plaisirs de la douce vie,
Tout ira comme il doit aller.
Mais il faut d'ici détaler,
Rebut du sexe, on vous l'ordonne,
Sans vous la Ville est belle & bonne,
On y va vivre en sûreté,
Dans une honnête liberté.
Les bons desseins qu'on a pour elle,
La font de plus belle en plus belle;
Paris est plus qu'il ne paroît,
Mais jamais ne fut ce qu'il est.

Les Laquais y sont sans épées,
Les Maris sans Dames frippées,
Les rues sans boue en ce temps,
Sans embarras & sans auvents ;
Et bientôt les modes nouvelles
Rendront nos casaques plus belles ;
Et ce qui sera de plus beau,
C'est la sureté du manteau.
Car bientôt, grace à la Police,
Paris sera purgé de vice,
Et des vicieuses aussi,
Qui n'aiment guere tout ceci.
Mais plaise ou non, ris ou grimace,
Il faut que justice se fasse
Et de la façon qu'on s'y prend,
On fait tout ce qu'on entreprend ;
Il faut que Paris se nettoie
De boue & de Filles de joie.
Que de voleurs sont étourdis
De voir faire ce que je dis,
Et doutent perdant leur asyle,
S'il doivent demeurer en Ville !
Je ne sais que leur conseiller,
Sinon de ne plus travailler
D'un métier bientôt sans pratique,
Quand on n'en tiendra plus boutique.
Hélas ! que de gens affligés
De se voir ainsi délogés !
Qu'ils seront mal dans leurs affaires !
Sans ces personnes nécessaires,

Le trafic ne vaudra plus rien,
Puiſqu'il va manquer de ſoutien :
A moins que d'aller dans les Indes,
Racheter cent pauvres Dorindes,
Cent Sylvies & cent Phylis,
Les vols ſeront mal établis.
Que fera le Laquais en peine
De la priſe d'un point de gêne,
Et de la bague & des pendants,
Des nœuds, de la montre & des gants?
Il n'aura plus devant la porte,
Perſonne à préſent qui les porte.
L'économie d'une maiſon
N'aura plus de Dame Aliſon,
Chez qui porter toutes les brippes,
Et quelquefois de bonnes nippes,
Que l'on fait perdre tout exprès,
Et qu'on cherche long-temps après.
Les pauvres Filoux ſans reſſource
Auront-ils où vuider la bourſe,
Qui ſera ſurpriſe avec art?
Pour qui tant ſe mettre en hazard?
C'étoit pour l'entretien de Liſe.
Que tout étoit de bonne priſe;
Sa jupe & tant de linge fin
N'étoient venus que de larcin.
Mais préſentement que l'on grippe,
Et Liſe & toute autre Guenippe,
Il ne ſera plus de beſoin
De prendre d'elle tant de ſoin.

Le public la prend en sa charge,
Et pour l'avenir en décharge
Tous ces gens qui sont aujourd'hui
La charité du bien d'autrui.
Cela fait tort à leur largesse,
Leur ôte leur bureau d'adresse,
Met un voleur sur le pavé,
Fort en danger d'être trouvé
Saisi du vol qu'il vient de faire,
Il n'est pour lui plus de repaire
Contre le Chevalier du Guet,
Qui prend le porteur du paquet:
Je l'avoue, & ces Receleuses
Lui servoient encor de fileuses
A filer sa corde plus doux.
Que de malheurs pour les Filoux!
Quel danger leur pend sur la tête!
Que ne présentent-ils requête?
Sans doute ils seroient bien reçus
A faire plainte là-dessus.
DEFITAS leur Juge fort tendre,
Ne condamne pas sans entendre;
Il leur donnera par bonté
Quelqu'autre lieu de sûreté,
Mais soit de respect, soit de crainte,
Nul n'ose faire cette plainte,
Et nul pour eux ne veut prier.
Ainsi donc adieu le métier:
Toutes les Sociétés cessent
Quand les Associés les laissent;

Et tel cas arrive ici; car
Cloris part pour Madagascar,
Et son Chevalier de l'Étoile
Ne sait à quel vent faire voile.
Quels désordres, quels accidens,
Qui font bon gré, malgré ses dents?
Obéir à la politique,
Qui regle la chose publique?
Le Siecle, pour n'être pas d'or
Ne laisse pas de plaire encor,
Et plaira toujours davantage,
Par une police si sage.
DEFITAS s'y prend comme il faut.
Bourgeois, voilà ce que vous vaut.
Un Magistrat de cette sorte,
Et qui n'y va pas de main-morte.
Mais revenons à nos moutons,
Faisons le triage & comptons
Combien sont de brebis galeuses,
Les listes sont assez nombreuses,
Pour les envoyer en troupeau
Paître dans le monde nouveau.
MUSE, laisse aller cette troupe,
Il est temps de manger la soupe,
Il est une heure & plus d'un quart,
C'est trop rimer pour leur départ,
Depuis le matin je travaille,
Pour un adieu de rien qui vaille.

REQUÊTE

DES FILLES D'HONNEUR PERSÉCUTÉES A MADAME D. L. V.

VENUS de notre ſiecle, adorable Déeſſe,
Vous qui d'un ſeul regard inſpirez la tendreſſe,
Et ſavez ſurmonter le plus puiſſant des Rois :
Depuis cinq ans entiers nous vivons ſous vos Loix;
Nous vous avons connu la plus grande du monde,
C'eſt à préſent en vous que notre eſpoir ſe fonde,
Prenez les intérêts des filles de Cypris,
Et ne permettez pas qu'on en faſſe mépris.
Nous vous reconnoiſſons pour notre Impératrice
Montrez-vous digne enfin d'en être Protectrice :
A notre commun bien votre intérêt eſt joint,
L'on ne vous verra point ſi l'on ne nous voit point.
Nous ſommes à l'Etat toutes trop néceſſaires,
Pour nous laiſſer en butte à des coups téméraires.
Les jeunes gens ſans nous, par un crime odieux,
Attireront encor la vengeance des Dieux.
Si notre tendre amour n'échauffoit point leurs ames,
Ils ſe verroient brûlés par d'effroyables flammes,
Les femmes, les maris, les filles, les enfans,
Les hommes les plus ſaints & les plus innocens,
Se verroient tous les jours expoſés à leur rage.
Ils enfreindroient les loix du plus ſaint mariage,
Et leur emportement, & leur brutalité
Auroient toujours querelle avec l'honnêteté.
Le Subſtitut des Dieux en fait la conſéquence,

Dessous lui nous avons une entiere licence;
Son empire est ouvert à des gens comme nous,
Par prudence il permet les plaisirs les plus doux,
La vertu ne nous fait ni de tort ni d'injure,
De peur de renverser l'ordre de la Nature.
Dans ce Royaume ici, comme dedans le sien,
Le mal que nous faisons se convertit en bien.
Vouloir étre plus saint que la sainteté même,
C'est se tromper l'esprit par une erreur extrême,
Et l'on ne doit jamais faire cesser un mal,
Quand il en étouffe un qui seroit plus fatal.
Faites donc retirer le bras qui nous oppresse,
D'un jeune Lieutenant que la poursuite cesse,
Empéchez désormais qu'on ne puisse offenser
Un corps qui sert au Roi plus qu'on ne peut penser,
Car nous entretenons par nos soins salutaires,
La moitié de sa Garde & de ses Mousquetaires;
Et sans nous ces Galans emplumés & poudrés,
Qui paroissent toujours plus jolis, plus dorés,
Que n'ont jamais été des hommes de théâtre,
Ces gens, que leur habit fait qu'on les idolâtre,
Seroient bientôt cassés, ou quitteroient demain,
Si par quelque malheur nous resserions la main.
Qu'on ne s'oppose plus avecque tant de peine,
A ces commodités de la nature humaine,
Qu'on finisse des soins pris si mal-à-propos,
Que les femmes d'honneur puissent vivre en repos;
Aussi-bien c'est en vain que le monde s'empresse,
Chaque jour en produit une nouvelle espece,
Et si l'on vouloit bien en purger tout Paris,
On verroit à louer quantité de maris.
Croyez-moi, c'est un Sexe inconnu que le nôtre,
Une femme de bien est faite comme une autre,
L'honneur le plus brillant n'a que de faux appas,
Et souvent l'on paroît tout ce que l'on n'est pas:
Grande Reine, songez à votre chaste Empire,
Dans ce triste séjour sans vos soins il expire;
Mais si vous l'honorez de vos soins désormais,
Votre peuple galant ne finira jamais.

LE PASSE-TEMPS ROYAL, OU LES AMOURS DE MADEMOISELLE DE FONTANGE.

SI l'emploi des armes est glorieux, il faut avouer que les périls en sont grands, & qu'il est pardonnable à un Héros de chercher son repos dans les plaisirs après avoir exposé sa vie dans les dangers. Ne soyons donc point surpris de voir un Alexandre faire un même sacrifice à Mars & à l'amour, & ne blâmons point un Hercule de ce que se partageant également entre ces deux Divinités, il n'a point trouvé de plus doux délassemens dans ses travaux qu'entre les bras du beau Sexe. Si cette passion amoureuse a été le caractere de ces demi-Dieux, elle le doit être de

ceux que la Nature a formés ſur leur modele ; & comme il n'y en a point qui nous en repréſente une copie plus parfaite que notre Monarque, nous ne devons pas nous étonner de voir qu'il a leur penchant & leur inclination.

Avant que de parler de la perſonne qui fait à préſent ſes plaiſirs, il eſt bon d'apprendre comment la place qu'elle occupe eſt devenue vacante, & par quel accident le Sceptre Royal a changé de mains. Il faut donc ſavoir que Madame de M. T. P. que nous appellerons dans la ſuite Aſtérie, étant une des plus belles & des plus ſpirituelles du Sexe, il ne faut pas être ſurpris ſi elle a fait pendant un ſi long-temps l'unique attachement de ſon Prince. En effet, on peut dire qu'elle doit encore plus à ſon eſprit qu'à ſa beauté, le degré d'élévation où elle s'eſt vue ; elle l'a d'une trempe telle qu'il le faut pour la Cour, elle ſait feindre & diſſimuler, & les grandes correſpondances qu'elle a toujours eues, & qu'elle entretient encore à préſent avec les perſonnes les plus

ſpirituelles des autres Royaumes, en ſont des preuves trop évidentes pour être contredites.

C'eſt avec ce génie merveilleux qu'elle s'eſt rendue la Maîtreſſe du Roi, & qu'elle a ſi bien ſu en ménager l'amour, qu'elle l'a poſſédé ſans partage, & donné l'excluſion à celle qui avoit ſes premieres inclinations. Elle ne s'eſt donc pas plutôt vue dans ce haut rang de gloire, qu'elle s'eſt ſervie de toutes ſortes d'artifices pour s'y maintenir; elle a tout mis en uſage; & ſans doute elle y auroit réuſſi, ſi la diſcorde, qui ſe mêle preſque de toutes choſes, n'avoit point troublé, par une aventure que vous apprendrez, une ſi parfaite intelligence.

Bien qu'Aſtérie ſe fût étudiée pendant ſa fortune, à ne ſe faire aucuns ennemis qui puſſent lui nuire, quelques paroles néanmoins qu'elle ne ſouffrit pas comme elle devoit, lui en firent naître de très-conſidérables & du premier rang: elle connut bien les mauvaiſes conſéquences de quelques traits de médiſance, dont elle avoit fait le

rapport au Roi, comme pour lui en demander justice. Elle eût bien voulu n'avoir pas été si sensible : mais il n'étoit plus temps, le mal devint sans remede, parce que la punition suivit de si près le crime prétendu, qu'elle se vit hors d'état d'y apporter aucun soulagement, Comme ses ennemis ne pouvoient pas lui nuire davantage qu'en tâchant de la mettre mal avec le Roi, ils firent leur possible pour lui persuader qu'il y avoit une extrême différence entre l'amour excessif qu'il avoit pour cette créature, & le peu de retour qu'elle faisoit paroître dans l'occasion. Cette corde étoit bien délicate à toucher; mais outre que les personnes qui la manioient avoient l'oreille du Prince, ils s'y prenoient si adroitement, que leur dessein ne pouvoit être découvert, ni leur ruse aucunement soupçonnée. Pour faire mieux réussir leur entreprise, elles représenterent au Roi le peu de déférence qu'Astérie avoit eue en telle & telle rencontre, & ils sembloient faire leur rapport avec tant de désintéressement, que

faite comme vous qui doive rien craindre, quand même elle auroit affaire à la plus volage de nous autres : & ceux dont le mérite particulier est aussi éclatant que le vôtre, sont au-dessus de tous soupçons. Jusqu'à présent, reprit le Roi, je m'en étois flatté : mais souvent on s'abuse, & ceux quil ne jugent que des apparences, sont fort sujets à être trompés. Ces sortes d'expressions dont le Roi se servoit, causerent un embarras à Astérie, qui ne se peut exprimer : elle n'étoit coupable que dans le stratagême de ses ennemis, & ne pouvant rien se reprocher dans le particulier, elle ne répondit à ces paroles que par des marques d'une tendresse extraordinaire. Elle mit en usage tout ce que l'amour le plus passionné lui put inspirer ;& les larmes qui accompagnerent tous ses transports, toucherent le cœur de cet Amant irrité. Le Roi est bon & sensible, autant qu'il se peut, aux déplaisirs de ce qu'il aime : c'est pourquoi il ne put se résoudre à prendre l'éclaircissement qu'il souhaitoit, ce

qu'il voyoit le persuadoit du contraire ; il se contenta de glisser adroitement le billet dans la poche d'Astérie, puis il se retira.

A peine le Roi fut-il sorti, qu'Astérie tirant son mouchoir pour essuyer les larmes que l'amour lui avoit fait répandre, elle vit tomber à ses pieds la lettre funeste qui étoit cause de sa peine sans qu'elle le sut. Elle la ramasse, elle l'ouvre, elle la lit, & y apperçoit aussi-tôt l'artifice de ses ennemis. Comme il lui étoit de la derniere importance de défaire au plutôt le Roi de ses premieres impressions, elle l'alla aussi-tôt trouver, lui fit connoitre l'addition de quelques paroles, & lui fit avouer que c'étoit-là ce qui avoit donné sujet à l'entretien précédent. Il la consola, & lui promit de n'avoir dorénavant aucun égard à tous les rapports qu'on pourroit lui faire, que jamais on n'effaceroit de son ame par des craintes ridicules & mal fondées, l'affection qu'il lui avoit jurée, & qu'elle pouvoit entiérement se reposer de cela sur sa parole. Ah !

le Roi, tout éclairé qu'il eſt, eut bien de la peine à ne ſe pas laiſſer emporter à ce torrent qui tâchoit de l'entraîner après ſoi.

Toutes ces paroles n'ayant fait qu'une légere impreſſion ſur ſon eſprit, on crut qu'il étoit néceſſaire pour le perſuader, de lui faire voir quelque choſe de réel, qui le déſabusât de l'eſtime qu'il avoit conçue pour Aſtérie. La mauvaiſe foi d'une ſuivante leur en fit naître le moyen. Cette fille qui étoit de leur cabale, leur mit un billet d'Aſtérie entre les mains : mais comme ils ne pouvoient pas en faire un uſage conforme à leur inclination, s'ils l'avoient laiſſé dans ſa pureté, ils le falſifierent & eurent tant de bonheur dans leur mauvais deſſein, que l'addition de peu de mots cauſa une équivoque fort déſavantageuſe pour celle qui n'y avoit jamais penſé. Le billet fut donné au Roi comme une choſe trouvée par haſard, il en fit la lecture & ne put connoître la différence de l'écriture, tant elle étoit bien contrefaite. Le véritable ſens de l'équivoque

lui frappa d'abord les yeux, & l'étonnement qu'il lui causa, ne lui permit pas de tarder plus long-temps sans en recevoir l'éclaircissement. Il alla aussitôt à l'appartement d'Astérie : il la trouva dans son cabinet faisant la lecture d'un nouveau Roman. Eh ! quoi Madame, lui dit-il avec un air un peu méprisant, vous arrêtez-vous encore à ces bagatelles ? Il est vrai, reprit-elle, que dans le fond il n'y a rien de solide, & j'avoue que ce ne sont que les songes & les visions des autres, qui nous donnent de la joie, ou nous causent de la tristesse : néanmoins je suis encore assez foible pour m'y laisser séduire, & je n'ai pu voir l'infidélité d'une amante dont il parle, sans donner des larmes aux déplaisirs de son Berger. Je m'étonne, dit le Roi, comme une chose si ordinaire vous a émue, puisqu'il n'est rien de plus commun que l'inconstance du sexe. Il continua l'entretien sur ce sujet, & le poussa si loin, qu'Astérie qui ne savoit point où cela tendoit, lui dit : Hélas ! Sire, ce n'est pas une personne

Sire, lui dit-elle en pleurant, si Votre Majesté souffre que la médisance aille si proche du Trône, il est à craindre qu'elle n'épargne pas même dans la suite votre Personne quoique sacrée, & qu'elle ne viole ce qu'il y aura de plus saint. Vivez en repos, dit le Roi, j'y mettrai ordre. On eut bien de la peine à découvrir qui étoit l'auteur de la tragédie; la lettre étoit venue entre les mains du Roi par une personne hors de soupçon, & qui en effet n'étoit point coupable : les sentimens étoient entiérement divisés; les uns attribuoient ce coup à la Valiere, disant, qu'au milieu de son cloître elle ne laissoit pas d'être sensible, & que comme elle avoit toujours éperdument aimé le Roi, la jalousie avoit pu lui suggérer ce dessein. D'autres, plus avisés, rejettoient toute l'intrigue sur une des Dames de la Reine, qui étant la confidente de sa Maîtresse, avoit cru sans doute lui rendre un bon service, que de procurer par cet artifice l'éloignement de sa rivale. Quoi qu'il en soit, le Roi apparemment

en jugea mieux que tous les autres, en disant que Lauzun avoit part dans cette affaire, non pas qu'il crût qu'en effet ce fût lui, cela étant moralement impossible, puisqu'il étoit déjà prisonnier ; mais il donnoit à connoître qu'il croyoit que les personnes, qui se sont toujours intéressées pour lui, y avoient trempé. Tout le monde ne comprit pas la conséquence de ces paroles : mais ceux qui savoient que la disgrace du Comte n'étoit venue que pour avoir mal parlé d'Astérie, la conçurent aussi-tôt.

Il sembloit qu'après les protestations qui suivirent l'éclaircissement de nos amans, jamais on ne devoit parler de changement ; mais la suite des temps nous a bien fait connoître qu'il n'y a rien d'assuré dans ce monde, & qu'à la Cour les places les plus hautes y sont toujours les plus glissantes. L'indifférence a insensiblement succédé à l'amour, & cette passion qui étoit si grande dans le Roi à l'égard d'Astérie, peu-à-peu est devenue languissante, & enfin a expiré. On peut dire que jamais

maîtresse n'a su si bien donner la vie à un amour mourant comme celle-là, qu'elle l'a accompagné jusqu'au tombeau, & que ce fut entre ses bras qu'il poussa son dernier soupir. Aussi-tôt qu'elle apperçut qu'il falloit céder la place, elle médita sa retraite, mais une retraite glorieuse, & telle qu'on pouvoit se l'imaginer d'une personne aussi sage & aussi prudente qu'elle. Ceux qui ne jugent des choses que par elles-mêmes, sans en faire une juste application, crurent d'abord qu'elle iroit augmenter le nombre des Religieuses de Fontevrault; il sembloit que les fréquens voyages qu'elle y avoit faits, n'avoient été que pour marquer sa place : mais on s'abusoit, & le dessein qu'elle avoit étoit bien plus conforme à la raison & au sens commun. Elle ne vit donc pas le jeu fini & la partie perdue, qu'elle se retira, mais d'une maniere à ne rien perdre que ce qu'elle n'avoit pas pu conserver. Bien loin de s'éloigner de la Cour, à l'exemple de celle qui l'avoit précédée, elle y est restée, où elle voit

le monde & a encore part à toutes les intrigues du cabinet. Tous les ſages ont trouvé cet adieu bien plus prudent que celui de la Valiere, & ils s'accordent de croire que comme cette fille aimoit éperdument le Roi, la retraite qu'elle fit, fut plutôt un coup de déſeſpoir qu'un véritable mouvement de dévotion. Quoiqu'il en ſoit, ſa démarche a été un peu précipitée ; peut-être que ſans l'honneur qu'on ſe fait de tenir ferme dans ce qu'on a entrepris, elle auroit corrigé la faute qu'elle fit, dans le temps qu'elle la confirma par ſon engagement.

Voici donc le Roi ſans maîtreſſe, c'eſt-à-dire, dans un état de veuvage qui n'a guere de rapport avec ſon humeur ; mais ne croyez pas qu'il y reſte long-temps, puiſqu'un homme fait comme lui, quand il n'auroit ni ſceptre ni couronne, ne laiſſeroit pas de faire des conquêtes. L'amour qui ſe feroit fait un crime de laiſſer dans l'oiſiveté un héros dont les moindres actions ſont éclatantes, lui marqua bientôt celle qu'il lui deſtinoit. Ce fut Mademoiſelle de Fontange, fille

jeune, belle & aimable autant qu'il se peut, & dont toutes les manieres sont si engageantes, que quelque indifférente chose qu'elle puisse dire, il semble toujours qu'elle demande le cœur. La premiere nouvelle qu'elle apprit du commencement de sa bonne fortune lui fut portée par Madame D. L. M. C'est une personne qui a l'esprit bien tourné, & qui fait qu'il n'y a que de la gloire à se rendre commode aux amours de son Prince. Le préjugé qu'elle eut des affections du Roi étoit fondé sur ce que, dans un cercle de personnes du premier rang où elle faisoit figure, il s'enquit avec une curiosité extraordinaire du mérite particulier de Mademoiselle de Fontange; il prit un plaisir extrême d'en entendre dire du bien, & le cœur qui porte quelquefois les sentimens les plus cachés jusque sur les levres, lui fit lâcher une parole qui fit connoître aux plus éclairés ce qu'il sentoit pour cette fille. *Assurément*, dit le Roi, *une personne si belle & si spirituelle est digne d'un attachement considérable, & je ne*

ſuis point ſurpris qu'elle ait fait ſoupirer tant de monde. Ah ! reprit Madame D. L. M. elle a un défaut, elle eſt fiere & cruelle au dernier point ; on peut dire que tous ſes amans ont perdu leur temps auprès d'elle, & qu'ils tenoient plus à ſa perſonne par leur paſſion que par ſes ſoins. Il eſt du devoir, dit le Roi, d'une fille auſſi parfaite comme vous la dépeignez, de ne ſe rendre qu'à bonnes enſeignes. La converſation finit, & le Roi ſe retira dans le deſſein de voir & de parler au plutôt à celle qui commençoit à faire ſon inquiétude.

Jamais nouvelle n'a cauſé tant de transports de joie comme celle qui apprit à Mademoiſelle de Fontange les ſentimens que le Roi avoit pour ſa perſonne ; elle demeura près d'un quart-d'heure ſans pouvoir répondre à Madame D. L. M. qui lui en portoit la parole ; tellement que celle-ci ſurpriſe de ſon ſilence, & le prenant pour une marque d'indifférence ou d'inſenſibilité, lui dit : Hé quoi ! Mademoiſelle, *le Roi vous aime, & vous n'y êtes pas ſenſible* ? Ah !

reprit Mademoiselle de Fontange, en poussant un soupir du fond du cœur, je la suis, & plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. En effet, la suite en fit bien connoître la vérité; car l'excès de sa joie étant extraordinaire, elle tomba dans une foiblesse où, perdant l'usage de la parole, elle ne répondoit plus que par des regards languissans, & par des soupirs que l'amour le plus tendre tiroit de son cœur. Aussi-tôt qu'elle fut revenue de cette syncope, elle se fit instruire particuliérement de la maniere dont le Roi avoit parlé. Madame D. L. M. lui apprit jusqu'aux moindres circonstances, & lui dit comment il s'y falloit prendre pour bien ménager ce commencement de bonne fortune. Sachez, continua-t-elle, que tout dépend des premieres démarches que vous ferez, & qu'il n'y a qu'elles seules qui puissent vous assurer d'une réussite avantageuse; l'expérience m'a donné un peu de connoissance dans ces sortes d'affaires: c'est pourquoi, si vous me croyez, quand vous serez avec le

Roi qui étudiera bien toutes vos manieres devant que de s'engager, accompagnez toutes vos paroles d'un air sage & modeste, qui ne tienne rien de la liberté des coquettes; un peu de fierté mêlée avec de la douceur, si vous la ménagez bien, ne pourra produire qu'un bon effet. Car il faut que vous sachiez qu'il y en a qui, pour s'être renduës avec trop de facilité, ont perdu leur fortune. Mademoiselle de Lude, poursuivit-elle, peut vous servir d'exemple; son bonheur fut si court, qu'un jour le commença & le suivant le finit, sa complaisance un peu trop prompte gâta tout, & pour vouloir être trop tôt heureuse, elle devint malheureuse en un moment. Il est néanmoins bien difficile, dit Mademoiselle de Fontange, d'aimer avec ardeur sans pouvoir le dire, lorsque l'objet que nous chérissons le requiert de nous avec empressement, & je me suis toujours laissé dire que le Roi, en matiere d'amour, est ennemi du retardement, qu'il est impatient au dernier point, & que si dès la premiere

ouverture qu'il fait, on ne lui donne pas à connoître ce qu'on ressent pour lui, il se lasse, il se rebute, & porte son inclination d'un autre côté ; ce seroit beaucoup que de s'exposer à ce malheur par sa conduite. Vous avez raison, reprit Madame D. L. M. & pour s'assurer du succès d'une affaire, il faut toujours éviter les deux extrémités ; il y a un certain milieu, entre toutes choses, dont on ne peut s'éloigner sans prendre un mauvais chemin, c'est là mon sentiment, & l'exemple que je vous ai proposé vous doit servir de regle.

Cependant le Roi n'étoit pas oisif, il ne pensoit qu'à sa Belle : le desir de la posséder bientôt lui fit chercher avec un soin extraordinaire l'occasion de lui parler ; il fut deux jours sans pouvoir la trouver assez favorable pour lui dire quelque chose de particulier : il la voyoit presque tous les jours, tantôt chez la Reine ou chez Madame, & plus il la regardoit, plus il en devenoit amoureux. Ces deux jours lui durerent un siecle, & l'impatience où il étoit lui

fit consulter le Duc de Saint-Aignan sur les moyens de pouvoir entretenir seul à seul la personne pour qui il avoit conçu tant de tendresse. Le Duc fut ravi de ce que le Roi lui faisoit confidence de ses nouvelles inclinations, comme il avoit fait des premieres : il va, il cherche, & fait tant de perquisitions, qu'il apprend que Mademoiselle de Fontange devoit se trouver le lendemain aux Tuileries avec Madame D. L. M. Il le dit au Roi qui y alla, & trouva l'occasion aussi favorable qu'il la pouvoit souhaiter. Il eut une longue conférence avec cette Belle, où ses regards lui en apprirent plus que ses paroles, parce que, suivant le conseil qu'on lui avoit donné, elle accompagna tous ses discours de tant de modestie, que le Roi ne put s'empêcher de lui reprocher son peu de sensibilité : elle ne se défendit de ce reproche que sur l'estime qu'elle avoit pour Sa Majesté. Ah Dieu ! reprit le Roi, l'estime est une chose qui ne me satisfait point quand elle va toute seule ; c'est à votre cœur que j'en veux,

& tant que vous m'en refuserez la tendresse, je me tiendrai malheureux, Eh quoi! poursuivit-il, est-ce vous blesser que de vous dire que votre mérite me force à ne plus vivre que pour vous, & que si vous voulez, vous trouverez en m'aimant toutes les douceurs qu'on peut espérer de la plus sincere correspondance? Ah! Sire, dit Mademoiselle de Fontange, ne pouvant perdre le souvenir de ce que vous êtes & de ce que je suis, permettez-moi de vous dire qu'il n'y a guere d'apparence que Votre Majesté parle sérieusement. Que faut-il donc, reprit le Roi, pour vous justifier la sincérité de mes intentions? Est-ce que ces paroles ne sont pas assez expressives, *Je vous aime*? Ah! elles ne le sont que trop, dit notre Belle en poussant un soupir, elles ne le sont que trop pour faire souffrir un cœur qui est sensible à l'amour. Elle dit cela avec un air si embarrassé, que ce trouble acheva de charmer le Roi; & on peut dire que sa pudeur lui fut pour lors d'un usage merveilleux, parce que sa rou-

geur donnant une nouvelle vivacité à son teint, elle parut aux yeux du Roi la plus belle & la plus aimable qu'il eût jamais vue. Ils se séparerent, & le Roi lui dit en la quittant : Je me suis bien apperçu, Mademoiselle, que la pudeur a empêché votre amour de dire tout ce qu'il pensoit, je demande qu'il s'exprime avec plus de liberté sur le papier, & j'attends un billet de votre part. A la sortie des Tuileries, Monsieur de Louvois vint au-devant de Sa Majesté pour lui communiquer quelques affaires. Le Roi lui dit, en parlant de Mademoiselle de Fontange, qu'il n'avoit jamais vu une fille si fiere, & dont la vertu fût plus difficile à ébranler. Monsieur de Louvois qui savoit de qui le Roi parloit, lui dit : Eh quoi ! Sire, une fille peut-elle conserver de la fierté auprès de Votre Majesté ? Sans doute, reprit-il : mais aussi j'espere que quand l'amour se sera une fois rendu le maître de ce cœur qui lui a si longtemps résisté, comme il ne seroit pas assuré d'y rentrer quand il voudroit, il

n'abandonnera pas facilement la place.

Cependant, Mademoiselle de Fontange fit un fidele rapport à Madame D. L. M. c'est à présent, lui dit-elle, qu'il faut agir; il y auroit danger de tout perdre par le retardement, & il est temps de vous déclarer; c'est pourquoi écrivez au Roi une lettre telle que l'amour vous l'inspirera : elle la fit aussitôt & la conçut dans ces termes.

SIRE,

» Bien que le peu de proportion qu'il
» y a entre un Prince comme vous &
» une fille comme moi, dût m'obli-
« ger à prendre plutôt le discours de
» Votre Majesté pour une galanterie,
» que pour une sincere déclaration;
» néanmoins s'il est vrai que les véri-
» tables Amans connoissent en se voyant
» ce qui se passe de plus secret dans
» leur cœur, ce seroit en vain que je
» voudrois plus long temps vous cacher
» les sentimens du mien. Oui, SIRE,
» je vous l'avoue, le seul mérite de
» votre personne avoit déjà disposé de

» moi-même devant que Votre Majesté
» m'eût fait l'aveu de ses inclinations ;
« pardonnez-moi si j'ai combattu cette
» passion dès le moment de sa naiss-
» sance, ce n'étoit pas par aucune ré-
» pugnance que j'eusse à chérir ce qui
» me paroissoit si aimable, mais plutôt
» la crainte que j'avois que mes yeux
» ou mes actions ne vous fissent con-
» noître à l'insu de mon cœur ce qu'il
» ressentoit pour vous. Jugez, SIRE,
» de la disposition où je suis par une
» confession si ingénue de ma foiblesse.

Je ne vous dirai point par qui la lettre fut portée ; quoi qu'il en soit, le Roi la reçut, il la lut, & il est difficile de trouver des termes pour vous exprimer son ravissement ; il répéta plusieurs fois ces dernieres paroles : *Jugez de la disposition de mon cœur par une confession si ingénue de ma foiblesse.* En un mot, il est charmé, il meurt pour sa Belle, & voudroit être en lieu de pouvoir se jetter à ses genoux pour la remercier comme il doit des tendres marques de son amour. Le Roi étoit

TAYLOR INST.

dans ces transports de joie, lorsque le Duc de Saint-Aignan entra : tout autre que lui auroit été incommode dans ce moment ; le Roi fut bien aise de le voir, il ne l'entretint que des qualités engageantes de Mademoiselle de Fontange. Le Duc, qui sait faire sa Cour autant qu'homme du monde, témoigna au Roi qu'il ne pouvoit pas mieux placer ses affections, que le choix qu'il avoit fait ne pouvoit pas être plus juste, & que dans toute sa Cour il n'y avoit pas une fille dont le mérite fût plus éclatant. Le Roi fut ravi de voir qu'on approuvoit ainsi son choix, il s'étendit sur les louanges de son Amante. Non, dit-il, au Duc, on ne peut pas voir une taille mieux prise, elle a le plus bel œil qu'on ait jamais vu, sa bouche est petite & vermeille, & son teint & sa gorge sont admirables, mais ce qui me charme davantage, c'est un certain air doux & modeste qui n'a rien de farouche ni de trop libre. Le Duc ne manqua pas de relever encore tout ce que le Roi avoit dit, & il poussa sa

complaisance si loin, qu'il eût été difficile de rien ajouter à un portrait si achevé. On ne faisoit donc plus de mystere de l'amour du Roi : il n'y avoit que Mademoiselle de Fontange qui souhaitoit que Sa Majesté en tînt le secret caché le plus qu'elle pourroit, mais c'étoit demander une chose inutile : & la fit résoudre à partir le lendemain avec lui pour Versailles. Jamais il n'a paru plus content, qu'après avoir tiré le consentement de la Déesse pour son départ Ce fut dans ce tête-à-tête amoureux que nos Amans se jurerent une affection éternelle ; & l'entretien de Mademoiselle de Fontange eut des charmes si doux pour le Roi, que pendant qu'il dura il fut entierement attaché à renouveller à cette aimable personne toutes les protestations du plus tendre amour. Ils se séparerent, & cette Belle disant à son Amant un adieu tendre des yeux, elle le laissa le plus amoureux de tous les hommes.

Le Roi devant que de partir pour Versailles, envoya à Mademoiselle de

Fontange

Fontange un habit dont la richesse ne se peut priser, non plus que l'éclat de la garniture qui l'accompagnoit ne se peut trop admirer. Elle le reçut, & partit un peu après avec Sa Majesté, qui donna tous les divertissemens ordinaires aux Dames de la Cour, en en réservant un particulier pour son aimable maîtresse. Ce fut un Jeudi après-midi que cette place d'importance, après avoir été reconnue, fut attaquée dans les formes, la tranchée fut ouverte, on se saisit des dehors, & enfin après bien des sueurs, des fatigues, & du sang répandu, le Roi y entra victorieux. On peut dire que jamais conquête ne lui donna tant de peine. Pour moi, quoique je le croie fort vaillant, je n'en suis point surpris, parce que s'il nous est permis de juger de la nature de la place par les dehors, l'entrée n'en a pu être que très-difficile. Quoi qu'il en soit, cette grande journée se passa au contentement de nos deux amans, il y eut bien des pleurs & des larmes versées d'un côté, & jamais une vir-

ginité mourante n'a poussé de plus doux soupirs. Cette fête fut suivie pendant huit jours de toutes sortes de jeux & de divertissemens. La danse n'y fut pas oubliée, & Mademoiselle de Fontange y parut merveilleusement & se distingua parmi les autres. Le Duc de Saint-Aignan s'étant trouvé au lever du Roi le lendemain de la noce, d'abord que le Roi l'apperçut il sourit ; & le faisant approcher de lui, il lui fit confidence du succès de ses amours. Il l'assura que jamais il n'avoit plus aimé, & il lui dit que, selon les apparences, il ne changeroit jamais d'inclination. Le Duc suivit le Roi chez sa nouvelle maîtresse ; ils la trouverent qui considéroit attentivement les tapisseries faites d'après Monsieur le Brun, qui représentoient les victoires de Sa Majesté, elles faisoient la tenture de son appartement : Le Roi lui même lui en expliqua plusieurs circonstances, & voyant qu'elle y prenoit plaisir, il dit au Duc de faire un impromptu sur ce sujet. La vivacité de l'esprit de Mon-

sieur le Duc de Saint-Aignan parut & se fit admirer, car dans un moment il écrivit sur ses tablettes les vers suivans.

Le Héros des Héros a part dans cette Histoire ?
Mais quoi ! je n'y vois point sa derniere victoire ?
De tous les coups qu'a fait ce généreux Vainqueur,
Soit pour prendre les villes ou pour gagner un cœur,
Le plus beau, le plus grand & le plus difficile,
Fut la prise d'un cœur qui sans doute en vaut mille,
Du cœur d'Iris enfin, qui mille & mille fois,
Avoit bravé l'Amour & méprisé ses loix.

Le Roi impatient de voir ce que le Duc écrivoit, lui tira ses tablettes, devant même qu'il eût achevé; il fit la lecture des vers & les trouva fort spirituels; il les fit voir à sa maîtresse qui les trouva fort bien tournés & fort galans. Le Duc lui dit que la chose étoit imparfaite; mais le Roi répondit que dans son imperfection même, il la trouvoit agréable, & qu'il lui demandoit un petit ouvrage sur ce sujet. Le Duc fit un remerciment à Sa Majesté de l'honneur qu'elle lui faisoit de lui commander de travailler sur une matiere si noble & si charmante. Après ce compliment, le Duc se retira, & laissa le Roi avec Mademoiselle de Fontange: il y

passa presque toute la journée, il ne mangea point en public, & la solitude eut pour lui des charmes qu'il n'auroit pas rencontrés dans la grandeur de sa Cour. De vous dire à quoi il employa tout le temps, ce seroit un peu trop pénétrer : néanmoins nous avons lieu de croire que l'amour fut mis souvent sur le tapis ; & quelquefois sous la couverture, parce que le lendemain qui étoit destiné à une partie de chasse, notre Belle se trouva un peu lasse & fatiguée, & elle pria le Roi de la dispenser de l'accompagner dans un si pénible exercice. Le Roi, qui ne pouvoit l'abandonner, aima mieux en différer le divertissement que de le donner aux autres Dames sans qu'elle y eût part. On remit la partie à trois jours, & on passa cet intervalle de temps dans des jeux, des bals & des festins, où l'adresse & la magnificence du Roi parurent toujours avec éclat. Ce fut dans une de ces fêtes que le Duc présenta au Roi les vers qu'il avoit fait par son ordre : le Roi en fit la lecture après le bal fini,

& les ayant trouvés d'une juſteſſe merveilleuſe, il en donna le plaiſir à toute la Cour, par la lecture qu'on en fit publiquement pendant la collocation. En voici une copie qui m'eſt tombée entre les mains.

TRIOMPHE DE L'AMOUR

SUR LE CŒUR D'IRIS.

L'AMOUR (a), cet aimable vainqueur,
A qui tout cede & que rien ne surmonte,
Etoit prêt de jouir d'un extrême bonheur,
Lorsqu'il se souvint à sa honte,
Que bien que tout lui fût soumis,
Il n'avoit point le cœur d'Iris,
Il voyoit mille cœurs qui s'empressoient sans cesse
De venir en foule à sa Cour;
Car les cœurs ont cette foiblesse
Depuis que l'Univers est soumis à l'Amour.

Le cœur d'Iris ne pouvoit se contraindre,
Il les regardoit tous avec quelque mépris,
Il n'appartient qu'au cœur d'Iris
De connoître l'Amour & de ne le pas craindre :
Ce Conquérant avoit droit de s'en plaindre:
Que l'on ne soit donc pas surpris,
Si, rempli d'une noble audace,
Il voulut attaquer cette invincible place;
Il le voulut en effet,
Et ce que l'Amour veut est fait.
Avant que d'entreprendre une si juste guerre,
Il fit assembler son Conseil,
Ce Conseil n'a point de pareil,
Ni dans les Cieux ni sur la Terre;
C'est un agréable amas
De Guerrieres vigilantes,
Qui sont toutes ses Confidentes,
Et qui toutes ont des appas.

(a) Le Roi.

L'on y vit la magnificence,
L'espérance, la complaisance,
La tendresse, la propreté.
L'on y vit la flaterie,
La hardiesse & la galanterie,
L'Amour les aime avec égalité;
Car elles sont sous son obéissance,
Et le servent de tous côtés,
En rendant toutes les Beautés
Tributaires de sa puissance.

Mais il n'est pas mal-à-propos
De dire en passant quatre mots
De tant de Guerrieres aimables;
La galanterie aujourd'hui
Est une des plus agréables;
Elle plaît à l'Amour, & ne va point sans lui.
Toutes ses actions font voir sa bonne grace,
Elle charme quoi qu'elle fasse,
Elle a de merveilleux talens,
Elle se voit par-tout chérie:
Et plus d'un cœur hait les Galans
Sans haïr la galanterie.

La Flatterie a l'air charmant;
Elle paroît d'abord douce, aimable & sincere;
Mais à parler ingénument,
Quand elle dit du bien, ce n'est pas pour en faire,
Ou du moins c'est très-rarement.

L'on peindra bien la complaisance
Lorsqu'on dira que son pouvoir est grand;
Qu'elle vient par sa patience
Presque toujours à bout de ce qu'elle entreprend,
Et l'on sait par expérience,
Qu'Amour, ce charmant vainqueur,
Se déguise en complaisance
Pour faire moins de bruit ou pour surprendre un cœur,

La magnificence a des charmes,
Quoique la vanité forme tous ses desseins;
Et les richesses sont des armes

Leur répondirent hautement
Que bien que ces raisons fussent assez connues,
On devoit agir prudemment.
Qu'on ne prenoit pas de la sorte
Une place si forte:
Et que le Cœur d'Iris
Pouvoit bien plus d'un jour
Opposer ses ramparts aux forces de l'Amour.
Que la place étoit bien gardée;
Que par la Vertu même elle étoit commandée,
Et que l'Amour avoit été battu
Plus d'une fois par la Vertu.

L'Amour avoit trop de courage
Pour s'arrêter à cet avis;
Et sans haranguer davantage,
Il voulut que les siens fussent d'abord suivis.
La valeur lui faisoit entendre
Qu'il est beau de tout entreprendre,
Pour posséder le cœur d'Iris:
Et tenoit pour indubitable,
Qu'il n'est point de cœur imprenable,
Et qu'il doit prendre un jour tous ceux qu'il n'a pas pris.
Rempli de ce desir, ce Conquérant s'apprête
A cette importante conquête:
Il veut mettre en effet ses génereux projets;
Et pour montrer à tous qu'il peut ce qu'il desire,
Il commande à l'instant qu'on arme ses Sujets,
Dans tous les lieux de son Empire.
La Vertu qui voyoit un effort si puissant,
Craignoit d'être contrainte à céder la victoire;
Et pour mettre remede à ce danger pressant,
Elle fit avertir la Gloire.
La Gloire (a) a de l'honneur & de la probité,
Jamais le malheur ne l'étonne,
Elle songe toujours à l'immortalité,
Et ne fait que ce qui la donne:
Elle aime la Vertu, mais c'est du fond du cœur;
La Vertu l'aime aussi comme sa propre sœur;

(a) Mad. L. D. M.

Elles sont deux & ne sont qu'une,
Souvent l'une pour l'autre elles ont combattu ;
Et l'on a vu souvent la Gloire & la Vertu
Faire tête à la Fortune.
Si la Gloire aimoit les appas,
La Vertu, guerriere aimable,
Quand l'Amour étoit raisonnable,
Ne s'en effarouchoit pas.
Il est vrai qu'autrefois ils avoient eu querelle,
L'Amour l'ayant choquée en cent occasions ;
La Gloire avoit aussi blâmé ses actions,
L'ayant même traité d'ingrat & d'infidele :
Mais dans leur amitié sincere & mutuelle,
La Gloire avoit aussi servi l'Amour
A gagner plus d'une victoire,
Et l'Amour avoit à son tour,
Travaillé souvent pour la Gloire.
Mais cependant l'Amour, pour ne perdre le temps,
Commande à la Renommée
De faire venir son Armée,
Et dans deux jours se met aux champs.
Il divise en trois corps ses Troupes amoureuses,
Et choisit les plus belliqueuses
Pour les ménager prudemment.
Il étoit lui-même à leur tête
Prêt à combattre vaillamment
Pour une si belle conquête.
Il prétendoit à tout prix
Soumettre le cœur d'Iris.
Il se fondoit sur son expérience,
Sur son adresse & sa vaillance.
Dès qu'on met l'Amour en jeu
Il n'entend plus raillerie,
Et ne dresse jamais aucune batterie
Qu'à dessein de faire grand feu.

Dans sa marche, il fit paroître
Qu'il est toujours très-puissant,
Car il conquit en passant,
Les cœurs qu'il put reconnoître :
Il emporta d'assaut le cœur d'Amarillis (a),

(a) Mancini.

Il prit celui d'Amynthe (a) & celui de Philis (b);
Il accepta les clefs de celui de Climene (d),
Et celui de Cloris (c) le reconnut sans peine.
Ces cœurs n'étoient pas assez forts
Pour soutenir un siége, & pour se bien défendre,
Aussi l'Amour pour les prendre
Ne fit pas de grands efforts.

Enfin les Troupes se rendirent
Auprès du cœur d'Iris qui ne les craignoit pas,
Et par les formes l'investirent,
Après avoir donné quelques légers combats.

Le cœur d'Iris est fait sur un parfait modele;
C'est une place forte, aimable, noble, belle,
Qui va même de pair avec les plus grands cœurs,
Elle n'est en état que depuis quatre lustres;
Mais le sang de ses fondateurs (e)
Tient rang depuis long-temps parmi tous les illustres.

Cette place a de beaux dehors,
Et cinq portes très-régulieres;
La porte de la Vue est une des premieres,
Et ne sauroit céder qu'à de puissans efforts.
C'est-là que sans cesse se montrent
Une troupe de doux regards,
Qui, sans avoir nuls égards,
Volent innocemment tous ceux qui s'y rencontrent.
Cent fois l'Amour, ce Conquérant rusé,
Après s'être bien déguisé,
Voulut entrer par cette porte:
Mais la Vertu qu'on trompe rarement,
Le reconnut toujours déguisé de la sorte,
Et le chassa honteusement.
La porte de l'Ouie est étroite & petite,
Il faut passer par cent jolis détours,
Et c'est en vain qu'on sollicite,
D'y pouvoir entrer tous les jours.

(a) La Valiere. (b) Montespan. (c) Du Lude.
(d) La C. H. N. S.
(e) Flatterie de M. D. S.

On

On n'entre pas dès qu'on ose paroître,
Il faut parler & se faire connoître.

Celle du goût a ses beautés,
Et mille régularités;
La nature la fit avec un soin extrême :
C'est un ouvrage sans égal,
Et cette porte enfin d'ivoire & de coral,
S'ouvre à propos, & se ferme de même.

Celle de l'odorat exhale des odeurs
Plus douces que celle des fleurs

La porte du toucher est extrêmement forte,
Mais tout le monde sait, sans en être surpris,
Que ce n'est point par cette porte,
Qu'on entre dans le cœur d'Iris.
Enfin cette place fameuse,
Par son assiette avantageuse,
N'est pas difficile à garder,
Et l'on a toujours pu connoître,
Qu'on n'y prétend souffrir qu'un Maître,
Et que la Vertu seule a droit d'y commander.

C'est aussi la Vertu qui défend cette Place,
Avec mille beaux sentimens,
L'Amour sans cesse la menace :
Mais elle rit de ses emportemens.
Cette Personne incomparable,
Parfaite en tout, par-tout aimable,
Rejettoit tous ses Favoris,
Et le monde seroit dans une paix profonde,
Si, comme dans ce cœur d'Iris,
La vertu commandoit dans tous les cœurs du Monde.
Huit Guerrieres servoient presque en toute saison
D'Officiers dans la Garnison.
L'on y voyoit toujours la Force, la Prudence,
La Justice, la Tempérance,
L'Indifférence & la Tranquillité;
L'on y trouvoit la Modestie,
Et l'Amitié, qu'un peu de sympathie

Rend ſemblable à l'Amour par bien plus d'un côté.
L'Amour pour le gagner mettoit tout en uſage;
Mais il en connoiſſoit la vaillance & l'honneur.
Ce n'eſt pas un petit ouvrage
Que d'attaquer un noble cœur.

Comme il a de l'expérience,
Il diſtribua les quartiers,
S'empara des hauteurs, des bois & des ſentiers
Avec beaucoup de diligence,
Tous ſes retranchemens n'avoient aucun défaut.
L'ennemi ne pouvoit lui dreſſer aucun piége,
Car il étoit alors auſſi ſavant en ſiége
Qu'il étoit heureux en aſſaut.
Son courage étoit grand, ſon ſoin étoit extrême;
Il voyoit ſes travaux lui-même,
Et ce Conquérant à ſon tour
Employoit ſon adreſſe à remuer la terre,
Pour perſuader que l'Amour
Eſt infatigable à la guerre.

Cependant ſur le prompt avis
Que la Gloire (a) eut du ſiége & de la guerre ouverte,
Elle ſe dépêcha d'aller au cœur d'Iris,
Pour empêcher les deux Partis
De courir chacun à leur perte.
Depuis long-temps elle ſavoit
Que la Vertu n'avoit point de foibleſſe,
Qu'elle écoutoit tous ſes conſeils ſans ceſſe,
Et que l'Amour quelquefois les ſuivoit;
Mais que l'Amour étant opiniâtre,
Ou battoit, ou ſe feroit battre.
Elle eût voulu que la Vertu
Eût traité l'Amour ſans rudeſſe,
Et que l'Amour eût combattu
Par le conſeil de la Tendreſſe.
Le plus grand de tous ſes ſouhaits
Etoit de preſſer une paix,
Où tous les deux partis euſſent de l'avantage.

(a) Les intrigues de Mad. D. L. M.

e monde l'espéroit, & l'on disoit par-tout,
Que la Gloire étoit assez sage
Pour en pouvoir venir à bout.

L'Amour n'étoit pas sans peine,
Il redoutoit les assiégés,
Et ses gens étoient affligés
De voir son entreprise vaine.
Il prétendoit tout hasarder.
Il ne manquoit ni d'ardeur ni d'audace,
Et ne vouloit, par assaut, emporter cette place,
Croyant que la Vertu ne pourroit la garder.

Il fut la reconnoître, & résolut ensuite
De l'attaquer de deux côtés,
Il se fondoit sur sa conduite:
Mais souvent il en manque & fait des nullités.
La porte de l'ouïe & celle de la vue
Lui parurent foibles d'abord :
Mais sur ce point l'Amour se trompa fort.
Car la place étoit bien pourvue.

Les assiégés à tous momens
L'incommodoient dans ses retranchemens;
Et quoiqu'il fît toutes choses possibles,
Ils étoient toujours invincibles;
Ils regardoient avec indignité,
L'Espérance & la Propreté;
Ils se moquoient de la Tendresse (a),
Ils repoussoient la hardiesse,
Et sans relâche ils s'opposoient
A ce que les autres faisoient.
Encor que l'Amour soit habile,
Et qu'il puisse achever tout ce qu'il entreprend,
Il vit bien qu'il est difficile
De prendre un cœur que la Vertu défend.
Ces guerrieres pourtant quoiqu'alors malheu-
reuses,
Faisoient leur devoir constamment;

(a) Conduite de Mademoiselle de F. T. G.

L'inquiétude ſeulement,
Par des façons ſéditieuſes,
Les troubloit indirectement :
Son humeur toujours inconſtante,
A qui tout plaît & que rien ne contente,
Donnoit de la peine à l'Amour ;
De tout ce qu'on faiſoit elle étoit offenſée,
Il ne ſe paſſoit point de jour
Qu'elle ne changeât de penſée.
Quant à la jalouſie elle étoit ſans emploi,
Quoique l'Amour l'eût avec ſoi,
Et quoiqu'elle en fût bien traitée.
La ruſe qui veille toujours,
Fit une mine en peu de jours :
Mais la mine fut éventée.
L'Amour étoit au déſeſpoir (*a*)
De voir que la vertu mépriſoit ſon pouvoir ;
Mais une fortune contraire
Changea le vainqueur en vaincu,
Et fit connoître en cette affaire
Que ſouvent la fortune aide peu la vertu ;
Car la tendreſſe étant ſuivie
Des ſoins, des ſoupirs & des pleurs,
Malgré cent nobles défenſeurs,
Gagna la porte de l'ouïe.
Les aſſiégés crurent d'abord
Que tout cédoit à cet effort,
Et la ſurpriſe fut ſi grande,
Que leur courage en fut preſque abattu,
Mais rien n'ébranle la vertu,
Lorſque c'eſt elle qui commande.

Durant ces mouvemens, quelques légers ſoupirs,
Courant au gré de leurs deſirs,
Rapportent à l'Amour qu'on voit dans la campagne
Un gros de gens qui viennent ſur leurs pas.
L'Amour que la crainte accompagne,
Se vit d'abord dans l'embarras.
Il reprend cœur, il s'arme en diligence,

(*a*) Le Roi.

Pour voir qui sont ces Ennemis,
Et plus ce gros de gens s'avance,
Plus l'Amour demeure surpris.
Mais il l'est plus qu'on ne peut croire,
Lorsqu'il voit que ce gros accompagne la Gloire,
Et qu'elle s'en détache afin de l'embrasser.
Pour répondre à ces soins il s'avance, il se presse,
Et chacun les laissant passer,
Ils se rendent tous deux caresse pour caresse.

Les complimens durerent tout le jour,
Celui d'après la Gloire vit l'Amour,
Et lui parla de paix dès cette conférence.
L'Amour lui fit de la résistance,
Lui remontra qu'il étoit en pouvoir
De vaincre, & de tout entreprendre,
Et par des raisons lui fit voir,
Que la place devoit se rendre.
Mais la Gloire lui fit entendre,
Que bien souvent un noble désespoir
Fait faire des efforts qu'on ne sauroit comprendre.
Il se laisse toucher à ce zele pressant;
Et sans différer il consent
Que la Gloire se satisfasse.
On fait trois jours de trève, & la Gloire d'abord,
Pour mettre enfin l'Amour & la vertu d'accord,
Se présente devant la place.

Quels plaisirs ne goûte pas
Un cœur que la Vertu possede,
Quand la Gloire avec ses appas
Se présente & vient à son aide!
La Vertu la reçut avec empressement,
Lui donna d'abord audience.
Il est vrai que par bienséance
Tout se passa publiquement.
Le monde sait que d'ordinaire,
La Vertu n'a point de secret,
Et qu'elle auroit bien du regret,
Si chacun ne voyoit tout ce qu'elle veut faire.
Pour persuader la Vertu,
La Gloire mit tout en usage,

Et lui fit voir qu'elle avoit combattu
Jusqu'alors à son avantage.
Qu'elle ne seroit pas moins sage (a)
Pour être bien avec l'Amour,
Et que peut-être à son dommage
Il faudroit y venir un jour;
Que ce n'étoit pas une honte
De céder à ce Conquérant;
Qu'elle-même étoit son garant;
Et que le cœur d'Iris y trouveroit son compte;
Qu'il falloit céder au Vainqueur
De l'Air, de l'Onde, & de la Terre,
Et que la paix en matiere de cœur
Valoit cent fois mieux que la guerre.
Enfin la Gloire agit avec tant de douceur,
Avec tant d'adresse & d'ardeur,
Qu'on reçut ses conseils comme de vrais Oracles.
La Vertu répondit par des remercimens,
Et prit un jour pour vaincre les obstacles,
Que pouvoient apporter ses nobles sentimens.
Alors là Gloire crut qu'il étoit nécessaire,
Qu'Amour fut instruit de l'affaire.
L'Amour lui répondit qu'il tiendroit à bonheur,
Qu'elle voulût lui rendre office;
L'Amour acquiert bien de l'honneur,
Lorsque la Gloire agit pour lui rendre service.

Cependant le Conseil s'assemble au cœur d'Iris,
Et la vertu prend les avis
Pour rendre réponse à la Gloire.
On conclut à la paix, & dès le même jour,
Ce qu'on ne peut qu'à peine croire,
Le cœur d'Iris hait moins l'Amour.
Ensuite on parle, on demande, on propose,
Et pour ne pas perdre le temps,
La Gloire regle toute chose,
Et fait dresser les Articles suivans.

(a) Conseil de M. D. L. M.

I.

Que dans le cœur d'Iris ſans nulle dépendance,
L'Amour & la Vertu vivroient d'intelligence;
Et que tous les beaux ſentimens
Obéiroient à leurs commandemens.

II.

Que la Gloire pourroit revenir à toute heure
Y faire ſa demeure,
Soit dans un tems de guerre ou dans un tems de paix,
Sans que l'Amour le pût trouver mauvais.

III.

Que l'Amitié ne ſeroit point chaſſée,
Et qu'elle ſeroit careſſée.

IV.

Q'on feroit ſortir à l'inſtant,
Bale en bouche & tambour battant,
Les troupes de l'Indifférence,
Et qu'elles iroient faire leur réſidence
Dans quelque ingrat & froid ſéjour,
Loin de l'Empire & de l'Amour.

V.

Que la Tranquillité pourroit auſſi par grace
Aller & venir dans la place;
Mais que l'Amour lui pourroit ordonner
De n'y pas toujours ſéjourner.

VI.

Que l'Amour conduit par la Gloire,
Pour triomphe de la victoire,
Entreroit dans le cœur d'Iris,
Avec les jeux, les appas & les ris:
Que ces troupes ſeroient ſuivies
De quelques autres compagnies.

VII.

Qu'il ſeroit permis à l'Amour
De retenir à ſa Cour,
Quand il lui prendroit fantaiſie,

L'Inquiétude avec la Jalousie;
Mais que l'Amour présentement
Ordonnoit leur éloignement.

VIII.

Que la Hardiesse & l'Audace
N'entreroient jamais dans la place;
Et que la Ruse aussi ne pourroit obtenir
Nul passage pour y venir.

IX.

Que tous ces grands donneurs d'alarmes,
Comme Chagrins, Soucis & Larmes,
N'entreroient point au cœur d'Iris,
Et que s'ils osoient l'entreprendre,
La Justice les voyant pris,
Les caresseroit sans les entendre.

Les Articles furent signés,
Tout se passa de bonne grace:
Les Otages étant donnés,
L'Amour incognito fut visiter la place.
Les festins, les Cadeaux, les Bals & les Concerts,
Troupes aussi belles que fortes,
Allerent se poster aux portes,
Trouvant les passages ouverts;
Leur prompt abord troubla la modestie;
Mais la vertu lui défendant d'agir,
Elle obéit sans (a) nulle repartie,
Et se contenta d'en rougir.

Enfin l'Amour pompeux & magnifique,
Fit son entrée (b) au cœur d'Iris.
Les plaisirs, les jeux & les ris
Rendirent la Fête publique.
La Gloire & la Vertu marchoient à ses côtés,
Et sous leur charmante conduite,
Ces guerrieres qu'Amour a toujours à sa suite,
Etaloient à l'envi mille & mille beautés.
Tout le monde admiroit son superbe équipage,
Et dès que la Vertu

(a) Passe-tems Royal. (b) Le doux moment.

Le vit paroître avec tant d'avantage,
Elle se repentit d'avoir tant combattu.

Comme j'ai cru que la lecture de cette piece du Duc de Saint Aignan ne pourroit pas vous lasser, je l'ai placée dans cet endroit qui lui seroit encore plus naturel si elle n'étoit point si longue. Quoi qu'il en soit ; il faut avouer que bien que ces vers ne soient qu'une description énigmatique des amours de notre heroïne, ils ont néanmoins de la beauté, & ils doivent paroître fort spirituels à ceux qui en pourront pénétrer le sens : ils furent lus du Roi & de la Cour avec bien de la satisfaction ; & le contentement qu'on témoigna doit passer pour une marque assurée de leur valeur. Le Duc y réussit merveilleusement, & lorsqu'il travaille sur une matiere qui a du rapport avec son naturel fort galant, il ne fait rien qui ne soit agréable. Le style en des endroits est un peu flatteur : mais aussi ceux qui pourront voir clair dans l'obscurité de quelques mots, connoîtront que la satyre n'en est pas entiérement bannie. Mais

revenons à notre histoire & suivons, s'il se peut, notre Belle, qui part avec son Prince pour une partie de chasse, qui lui donnera du divertissement.

Elle étoit vêtue ce jour-là d'un juste-au-corps en broderie d'un prix considérable, & la coëffure étoit faite des plus belles plumes qu'on eût pu trouver. Il sembloit, tant elle avoit bon air avec cet habillement, qu'elle ne pouvoit pas en porter un qui lui fût plus avantageux. Le soir, comme on se retiroit, il se leva un petit vent qui obligea Mademoiselle de Fontange de quitter sa capeline. Elle fit attacher sa coëffure avec un ruban dont les nœuds tomboient sur le front, & cet ajustement de tête plût si fort au Roi, qu'il la pria de ne se coëffer point autrement de tout ce soir; le lendemain toutes les Dames de la Cour parurent coëffées de la même maniere. Voilà l'origine de ces grandes coëffures qu'on porte encore, & qui de la Cour de France ont passé dans presque toutes les Cours de l'Europe. La crainte qu'avoit son amant

qu'il n'arrivât quelque accident dans la course à cette nouvelle chasseresse, l'obligea à rester toujours à ses côtés : il ne l'abandonna point, & après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le cerf que l'on couroit, il s'écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du bois pour lui faire prendre quelque rafraîchissement. Comme l'on sait qu'il est de certains momens où la solitude a plus de charmes pour nous que toute la pompe de la Cour, on laissa jouir paisiblement le Roi & sa Maîtresse du repos qu'ils cherchoient à l'écart, & on jugea fort bien, car on crut qu'il préféroit ce délassement à la gloire qu'il auroit pu tirer de la chasse. Quoi qu'il en soit, la suite a fait connoître que nos Amans ne se retirerent ainsi tous deux que pour faire un tiers. Mademoiselle de Fontange, depuis ce jour, a été fort incommodée de maux de cœur & de douleurs de tête, qui étant les véritables symptômes de la grossesse, nous pouvons croire, sans deviner, que la course fut vigoureuse, & que ces

momens de retraite ne se passerent pas tous dans l'oisiveté. C'est ainsi que les héros faisoient autrefois; les Dieux n'avoient point de lieu plus propre pour l'exercice de leurs amours que la campagne, & nous avons sujet de croire que le fruit qui naîtra de ce passe-temps n'en sera pas plus sauvage pour avoir pris son commencement dans les bois.

Le jour qui suivit cette partie de divertissement ne fut pas également heureux pour toute la Cour, puisque le Roi & sa Maîtresse ne le passerent que dans la tristesse, cette Belle se ressentant des fatigues de la chasse, ou si vous voulez, des momens de la retraite, souffrit des maux de cœur fort grands & des douleurs de tête fort aiguës. Bien que son Amant connût que ces maux ne seroient pas de durée, il y parut néanmoins autant sensible que s'ils avoient été fort dangereux; il ne la quitta point, & agit toujours auprès d'elle en amant, mais le plus passionné du monde: il court, il va, il revient & semble mourir d'un mal qui ne le touche que dans ce

qu'il

qu'il aime ; la tristesse de sa Maîtresse le mit dans un abattement extraordinaire : mais ce qui lui tira presque les larmes des yeux, ce fut lorsqu'au plus fort de la douleur, Mademoiselle de Fontange attachant ses regards sur lui, lui dit d'une maniere tendre & languissante : *Ah ! mon cher Prince, faut-il que les douleurs suivent de si près les plaisirs les plus purs ? Ah ! il n'importe, poursuivit-elle, j'en chéris la cause, & l'aimerai éternellement.* A ces paroles le Roi, qui étoit assis sur son lit, l'embrassa étroitement ; & la serrant le plus amoureusement du monde, il lui jura que jamais il n'auroit d'autre maîtresse qu'elle, & que de sa vie il n'avoit conçu tant d'amour pour une personne qu'il en ressentoit pour elle.

L'après-dîné notre malade se porta mieux ; elle reçut plusieurs visites, & jamais reste de journée n'a été si bien employé que le fut celui-là : on y parla des nouvelles galantes, & des pieces d'esprit qui étoient les plus récentes ; & comme c'étoit à qui contribueroit

davantage au divertissement de la Belle; Madame D. A. qui avoit été de la chasse, tira un écrit de sa poche, & en fit la lecture assez vîte pour qu'aucun ne pût en pénétrer le sens. C'étoit une énigme qu'elle dit qui lui étoit tombée par hazard entre les mains, qu'elle en ignoroit le mot, mais qu'elle croyoit qu'elle ne pouvoit être que noble & relevée, puisqu'il y étoit parlé du Roi. La voici :

Tantôt je suis ouvert, tantôt je suis fermé,
Selon qu'il plait au Roi le plus puissant qu'on voie;
Je ressens la douleur & je donne la joie,
Je suis, ou peu s'en faut, de tout le monde aimé.

Mon frere fort souvent de transport animé,
Vient fouler sans respect mon corail & ma soie,
Il me perce le sein, mais aussi je le noie,
Et j'éteins tous les feux dont il s'étoit armé.

Je suis petit de corps, mais je donne la vie,
Plus je suis à couvert, plus je reçois de pluie,
J'ai la langue en la bouche, & je ne parle point.

Mon nom est trop caché pour le pouvoir connoître,
Un ombrage à vos yeux m'empêche de paroître,
Ne vous rompez donc plus la tête sur ce point.

Devant que l'énigme passât de main en main, le Roi en voulut faire la lecture. Bien qu'il ait de l'esprit infiniment;

il ne l'eut pas pour lors assez pénétrant pour en découvrir le sens. Sa Maîtresse fut plus spirituelle & entra d'abord dans la pensée de celui qui l'avoit composée : mais bien loin de la déclarer, elle dit, pour dégoûter les autres d'une recherche plus exacte, que cela ne méritoit pas qu'on s'y appliquât davantage. Cela donna à penser à une de la compagnie, qui, faisant une seconde lecture de l'ouvrage, y connut ce qui y étoit mystérieux; elle eut pour lors plus d'esprit que de jugement, car elle ne put s'empêcher de dire tout haut, qu'on ne devoit pas être surpris si le véritable sens de l'énigme étoit si difficile à trouver, puisqu'il n'y avoit que le Roi qui en eût la véritable clef. Cette parole ne produisit pas un effet tel que celle qui l'avoit imprudemment lâchée auroit souhaité. Le Roi & toutes celles qui composoient le cercle devinerent facilement qui étoit celle qui étoit sur jeu; on s'enquit de Mad. D. A. de qui elle avoit eu ces vers, on fit toutes les perquisitions possibles pour en apprendre l'auteur; mais Ma-

dame D. A. qui étoit innocente du ſtratagême, s'en excuſa facilement, & dit qu'elle les avoit trouvés ſur ſa table à ſon lever, ſans ſavoir par qui ni comment ils y avoient été mis. Cela ne ſatisfit pas le Roi, qui ne veut pas qu'on raille ce qu'il aime. La compagnie prit congé de Mademoiſelle de Fontange, & pluſieurs des perſonnes qui la compoſoient ſe retirerent, afin de rire à leur aiſe & ſe divertir de l'énigme, dont la plaiſanterie avoit choqué ſi vivement cette Belle. On ſoupçonna quelques amies d'Aſtérie d'avoir part à cet ouvrage : mais elle les juſtifia toutes auprès du Roi, & fit voir que le haſard ſe mêloit ſouvent de beaucoup de choſes qui ſembloient être exécutées avec deſſein. Pour confirmer ce qu'elle diſoit, elle apporta pour exemple la ſimplicité avec laquelle elle avoit produit quelques années auparavant un ſonnet qui étoit bien plus ſatyrique. Je vais vous dire comment cela ſe paſſa. Vous ſaurez donc que la ruelle d'Aſtérie a toujours été compoſée de tout ce qu'il

placée dans un cartouche au-dessus de la porte de la chambre d'Astérie un jour que le Roi lui donnoit le divertissement de la musique. Comme je crois que personne ne l'ignore, je ne la mets point ici, outre qu'elle ne fait rien au sujet.

Revenons à Mademoiselle de Fontange, que nous avons laissée avec le Roi, bien fâchée de ce qu'elle avoit servi de divertissement à la compagnie. Elle témoigna que cette aventure la touchoit d'autant plus vivement, qu'on l'attaquoit dans ce qu'elle avoit de plus sensible. Le Roi ne marqua pas moins de déplaisir, mais seulement à cause qu'il en donnoit à sa maîtresse, car pour lui on peut dire qu'il se met au dessus de ces sortes de bagatelles. Il la consola, & lui promit d'en faire une si exacte recherche, qu'il découvriroit celui ou celle qui auroit voulu se divertir à ses dépens. Cela la remit un peu, & après quelques réflexions, elle le pria de laisser le tout dans le silence, sans y penser davantage. Elle fit prudemment, car c'étoit l'unique moyen d'étouffer la rail-

lerie, & d'empêcher le monde d'en parler. Nos amans ne s'appliquerent donc plus qu'à passer agréablement le tems & à se donner tous les témoignages les plus tendres de leurs amours. On peut dire que le Roi n'en a jamais marqué davantage que pour Mademoiselle de Fontange. Il ne peut pas être plus ardent, & le retour avec lequel cette Belle témoigna le sien, ne peut pas être plus passionné. Elle le fit paroître particuliérement, lorsqu'étant à Paris, elle apprit de Saint-Germain, que le Roi qui se fait souvent un de ces plaisirs de vigueur, avoit couru grand danger dans la poursuite d'un sanglier; que son cheval avoit été blessé par cette bête, & que sans une force & une adresse particuliere, Sa Majesté auroit eu de la peine à se tirer du péril. Cette nouvelle lui fut communiquée par un Gentilhomme de Madame la Princesse d'Epinoi, qui étoit elle-même de la partie. Mademoiselle de Fontange y fut presque aussi sensible que si le mal étoit effectivement arrivé; elle tomba dans la plus grande tristesse

y a de plus ſpirituel & de plus éclairé à la Cour parmi le ſexe. Un jour entr'autres que la compagnie étoit fort grande, & que le Roi étoit préſent, après avoir parlé des modes, qui eſt l'entretien le plus ordinaire des Dames, un jeune Abbé qui ne cherchoit que l'occaſion de faire paroître ſon eſprit, fit tomber la converſation ſur les ouvrages galans nouvellement imprimés. On y parla de toutes ſortes de ſciences, mais d'une maniere qui n'avoit rien de pédanteſque : la Philoſophie de M. Deſcartes y fut agitée ; Gaſſendi eut ſes partiſans, & on peut dire que les Maîtres auroient eu de la peine à en parler plus ſavamment. Aſtérie, qui étoit pour la Sceptique, envoya querir dans ſon cabinet un livre dont elle avoit beſoin pour confirmer quelque choſe qu'elle avoit avancée ; on l'apporta, il avoit pour titre, *Recherche de la Vérité* ; elle l'ouvrit, & elle trouva dedans les vers ſuivans écrits ſur un papier volant.

Quatre animaux, M. D. T S. sont maîtres de ton sort;
Chacun voit son rival d'un œil de jalousie,
Et veut gouverner seul, mais leur rage est unie,
Pour sucer tour à tour ton sang jusqu'à la mort.

Le Lion prend par-tout sans épargner l'Autel.
Le timide mouton opprime l'innocence;
Le Lézard des jappins dort dessus la finance,
Mais du dernier de tous le poison est mortel.

C'est ce funeste Auteur de toutes nos miseres,
Qui chassa du jardin le premier de nos Peres,
Et pour prix de sa Foi lui promit un trésor.

Ce serpent garde encor son ancienne malice;
Il se couvre de fleurs, & tout son artifice
Est de tromper son Maître avec la pomme d'or.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que la lecture de ce sonnet fit changer l'entretien; on connut d'abord l'excès de la satyre, & chacun voulut faire paroître son zele pour en rechercher l'Auteur, mais ce fut inutilement: on l'attribua à un Italien fort critique, qui s'appelloit Gerolamo Phamphilio; quelques mécontentemens qu'il avoit reçus sans sujet d'un des Ministres d'Etat, donnerent fondement de croire que c'étoit lui qui avoit ainsi répandu sa bile sur tous les autres. Il avoit déja été soupçonné d'être l'Auteur de cette inscription qui fit tant de bruit, & qui fut

du monde, & envoya dès le même jour ce billet au Roi.

» Je ne puis, mon cher Prince, vous » exprimer l'inquiétude où je suis. Puis-» je apprendre de tous côtés le peu de » soin que vous apportez à votre con-» servation, sans trembler ? Au nom de » Dieu, ménagez mieux une vie qui » m'est plus chere que la mienne, si vous » voulez me trouver à votre retour. » Eh quoi ! votre courage n'est-il pas » assez connu, aussi bien que votre » adresse, pour vous exposer ainsi à » de nouveaux dangers ? Pouvez-vous » trouver le délassement des fatigues » de la guerre, dans un exercice si » pénible & si périlleux ? Ah ! j'en trem-» ble de peur. Pardonnez, mon cher » Prince, ces reproches à l'ardeur de » ma passion, & revenez si vous ai-» mez, & si vous voulez retirer de la » crainte celle qui vous chérit si ten-» drement.

Il est aisé à connoître que l'étude a moins de part à cette lettre que le cœur ; l'on découvre d'abord que c'est

lui qui parle, & il seroit difficile de le faire parler plus tendrement. Elle fut lue du Roi avec des transports de joie qu'il seroit mal-aisé d'exprimer ; il la baisa mille fois, & envoya aussi-tôt un exprès à sa maîtresse avec cette réponse.

« Non, ma chere Enfant, ne crai-
» gnez pas, le péril est passé, & je ne
» veux plus me conserver que pour
» vous seule. Je vous l'avoue, je ne
» suis pas excusable d'avoir cherché du
» plaisir dans des exercices que vous
» n'avez pas partagés avec moi : mais
» pardonnez ces momens que j'ai don-
» nés au desir de la gloire, & je pars
» pour passer les jours entiers à vous
» dire que je vous aime. Ah ! qu'il est
» doux seulement d'y penser, lorsqu'on
» aime un Enfant si aimable, & qu'on
» est certain d'être aimé.

Le Roi suivit de bien près cette lettre, & partit de Versailles le jour d'après celui qu'elle fut envoyée, pour aller rassurer sa Belle. Ah ! que je suis heureuse, mon cher Prince, lui dit-

elle, en l'abordant avec un air engageant, de vous voir ainsi de retour! Ah! que l'éloignement de ce qu'on aime est une chose difficile à supporter! Je l'ai bien éprouvé, ma chere Enfant, lui dit le Roi en l'embrassant, & ce n'est que l'amour extrême que je vous porte qui m'a sitôt rappellé, & qui n'a pas pu me permettre de vivre un moment sans vous. Cette entrevue fut accompagnée d'autant de marques de joie, que si c'eût été la premiere : nos amans ne pouvoient assez se regarder, & les plaisirs qui suivirent ces transports furent goûtés de l'un & de l'autre dans toute leur étendue, oui, on peut dire que ce fut dans toute leur étendue, puisque la nuit qui suivit l'arrivée de Versailles, fut trop courte pour Mars & pour Venus : le jour d'après partageoit une partie de leurs ébats; & les dégoûts qui suivent de si près les plus purs contentemens, n'oserent pas troubler le doux passe-tems de notre Monarque.

Ce fut dans ces doux momens que

Mademoiselle de Fontange obtint du Roi la grace de . . . , qui lui avoit inutilement été demandée par la bouche de plus d'un Prince. Il lui accorda une pension considérable en faveur d'une Demoiselle de ses Amies, & l'Abbaye de Chelles, dont sa sœur a été pourvue, fut encore un effet de sa libéralité. Tant il est vrai, que nous n'avons plus rien de cher, quand une fois nous avons donné notre cœur. Cette nouvelle Abbesse fut bénite avec une pompe & une magnificence extraordinaires ; c'étoit assez qu'elle fut la sœur de la Maîtresse du Roi pour qu'il ne manquât rien à la cérémonie, aussi fut-elle honorée d'un grand nombre d'Evêques, presque toute la Cour y assista, & Mademoiselle de Fontange y parut avec un si grand éclat, qu'elle attira autant de regards sur elle, que celle qui en faisoit le principal personnage.

Si toutes ces graces & ces faveurs dont nous venons de parler, avoient été accordées à des personnes qui ne fussent pas recommandables par leur mérite

rite particulier, elles pourroient être sujettes aux changemens, mais toutes les demandes de Mademoiselle de Fontange sont faites avec tant de choix & de discretion, qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Si la V. L. R. avoit autant apporté de circonspection dans tout ce qu'elle a exigé du Roi, son oncle ne seroit pas devenu d'Evêque Meûnier; le proverbe est un peu commun, mais il ne convient pas mal au sujet: on dit que c'est sur sa pure & simple démission, que M. de B. V. V. remplit dignement sa place, nous ne pouvons le croire pieusement, sans ôter à une vertu ce qui appartient à une autre, & donner à l'humilité de M. B. I. B. ce qui a été un pur effet de son obéissance. Peut-être que s'il eût eu autant de bonheur qu'il eut de zele pour appaiser quelques légers troubles de son Diocese, il ne seroit pas sitôt déchu de sa grandeur: mais le peu de réussite qui suivit ses empressemens ne causa pas seulement sa disgrace, mais contribua aussi à celle de Monsieur de Molac. Le Roi

lui en marqua son ressentiment par une Lettre, qu'il eut la simplicité de faire voir, où, entr'autres termes, il y avoit : J'entens que votre Bréviaire fasse toute votre occupation. Tant il est vrai que la Cour ne juge de la nature d'une entreprise que par le bon ou le mauvais succès, & que les bonnes intentions ne produisent pas toujours de bons effets.

Comme l'air de la campagne donne souvent de l'assaisonnement à des plaisirs que nous trouverions fades & insipides dans les plus grandes Villes, le Roi ne passa pas long-tems à Paris, sans méditer son retour à Versailles. Il est vrai que c'est un lieu rempli d'enchantement, depuis qu'on s'est appliqué à l'orner & à l'embellir. Toute la Cour partit donc pour ce lieu de plaisance, & le Roi y renouvella toutes les fêtes & tous les divertissemens qui avoient été en quelque maniere interrompus par son départ si précipité. Les parties de chasse y furent assignées ; les Dames qui accompagnent d'ordinaire Sa Majesté dans cet exercice, y paru-

rent infatigables, & y firent voir beaucoup de vigueur. La santé de Mademoiselle de Fontange étoit trop chere au Roi pour qu'il lui permît de s'engager comme beaucoup d'autres Dames dans la course ; elle en eut le plaisir sans se mettre dans le hazard, & vit de son carosse tout ce qui pouvoit satisfaire sa curiosité. La chasse finie, le Roi descendit de cheval, prit place auprès d'elle, & la conduisit dans son appartement. Elle étoit pour lors dans l'humeur la plus gaie du monde : & elle dit mille plaisanteries à son Amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de son cheval. Le Roi rioit de tout son cœur, particuliérement quand elle dit devant plusieurs personnes, que cette chûte devoit être d'autant plus sensible à cette Belle chasseresse, que les Dames ne s'étoient pas pourvues de caleçons contre l'ordinaire. Cela donna occasion à Mademoiselle de B. fille d'honneur de Madame de dire qu'elle mourroit, s'il lui étoit arrivé un pareil accident ; je

me réserve, continua-t-elle, pour des divertissemens plus tranquilles, & je ne puis assez admirer celles qui ne peuvent goûter de plaisirs sans courir fortune de leur vie: elle lâcha cette parole sans prendre garde, que Madame qui étoit présente, est une des plus passionnées pour cet exercice; aussi releva-t-elle hautement ce qui avoit été dit. Je vois bien, reprit-elle en s'adressant à celle qui eût bien voulu retirer sa parole, je vois bien que les plaisirs de la ruelle vous toucheroient plus vivement, que ceux qui se trouvent dans l'agitation: il faut des divertissemens paresseux & sédentaires à celles dont la foiblesse ne leur permet pas d'en prendre d'autres. Madame la Dauphine fit changer l'entretien en parlant du bal que Sa Majesté donnoit le lendemain. Ce fut un des plus beaux de tous ceux qui avoient paru auparavant, tout y étoit pceux & magnifique: le Roi y dansa avec son adresse ordinaire; mais ce qui surprit le plus, ce fut qu'il prit jusqu'à deux fois une jeune Demoiselle,

& lui dit quelques galanteries fort obligeantes. Il fut le lendemain au lever de sa maîtresse, mais il la trouva dans une tristesse & un abattement extraordinaire : il témoigna bien du chagrin de la voir dans cet état, il lui demanda fort tendrement, quel en étoit le sujet. Ah ! Sire, lui dit-elle, en le regardant avec un air fort touchant, si votre personne étoit moins aimable, on auroit moins de tristesse. Il connut que c'étoit la jalousie qui causoit ce désordre, il n'en fut pas fâché; car quand il aime il veut être aimé, & il n'y a rien qui l'engage si fortement que ces sortes de craintes, quand on les marque à propos. Il apprit de sa Belle que ce qui s'étoit passé au Bal l'avoit un peu alarmée, & que c'étoit la seule cause de sa mauvaise humeur. Il lui fit voir le peu de sujet qu'elle avoit eu de s'affliger, l'assura qu'il n'aimeroit jamais qu'elle, & que le soupçon qu'elle avoit eu étoit le plus mal fondé du monde. Eh quoi! continua-t-il, est-il possible que vous connoissiez si mal les

ſentimens de mon cœur ? J'abandonne tout ce que j'ai de plus cher dans la vie. Ah ! c'eſt faire tort à mon amour que d'en avoir ſeulement la penſée, & vous ne le pouvez ſans condamner mon jugement dans le choix que j'ai fait de votre perſonne. Non, je vous le dis encore une fois, ne jugez pas de l'amour que je vous porte par celui que j'ai témoigné à d'autres par le paſſé ; la différence vous en doit être connue, ſi vous connoiſſez votre mérite. Croyez que trouvant en vous ſeule tout ce qu'il y a d'aimable dans toutes les autres, je ne ferai jamais rien contre mon intérêt, ma parole, & mon inclination. Ah ! Sire, quel plaiſir n'ai-je point goûté par votre diſcours, & qu'il eſt doux d'entendre de la bouche d'un Prince ſi aimable des paroles ſi tendres & ſi obligeantes ! mais auſſi qu'il eſt difficile d'aimer un Prince comme vous, ſans crainte & ſans inquiétude ! Non, je ne puis poſſéder un cœur comme le vôtre ſans en appréhender la perte. C'eſt pourquoi excuſez ma triſteſſe paſſée, & profitez de

la joie que vous m'avez renduë en me confirmant dans la possession de votre cœur. Elle dit ces dernieres paroles en se jettant au col du Roi, qui ne put résister plus long-tems à ses caresses ; il la baisa, il l'embrassa, & après tout ce badinage, ils firent quelque chose qui n'est guere plus sérieux.

Les maux de cœur de Mademoiselle de Fontange continuant, elle déclara qu'elle étoit grosse, ce qui obligea le Roi à lui donner le titre de Duchesse, comme il avoit fait à la Valiere, & à lui faire une Maison.

Il lui donna cent mille écus par mois. Mais comme elle étoit extrêmement libérale, le Duc de Noailles fut choisi pour régler les dépenses qu'elle devoit faire, afin que cette somme lui pût suffire. On commença alors à l'appeller Madame.

Quelque tems après, Madame de Fontange accoucha ; mais ses couches lui furent funestes. Elle tomba dans une langueur qui la rendit méconnoissable ; il lui resta une perte de sang qui fit qu'on craignit d'abord pour sa

vie. Il n'y eut personne qui ne crût qu'elle avoit été empoisonnée, & chacun en accusa Madame de Montespan. Bien loin qu'elle fût soulagée par les remedes qu'on lui ordonna, sa langueur augmenta toujours. Le Roi la voyoit réguliérement, & lui témoignoit de la maniere la plus tendre le chagrin où il étoit sur l'état où il la voyoit réduite. Mais comme elle connoissoit bien que son mal étoit sans remede, elle pria le Roi de permettre qu'elle se retirât de la Cour, ajoutant en versant des larmes, qu'elle ne devoit plus songer qu'à mourir.

Le Roi, qui étoit sensiblement touché d'être présent à ses souffrances, lui accorda ce qu'elle demandoit. Elle se retira dans un couvent au Fauxbourg S. Jacques, où le Duc de la Feuillade l'alloit visiter de la part du Roi deux ou trois fois la semaine. Elle mourut peu de tems après, laissant encore plus de soupçon après sa mort d'avoir été empoisonnée, qu'on n'en avoit eu pendant sa maladie, au rapport qu'en firent les Médecins.

La douleur du Roi fut si sensible, qu'il ne put s'empêcher de la faire paroître ; il est certain qu'il se fût vengé de Madame de Montespan d'une maniere éclatante, s'il n'eût eu des raisons puissantes pour dissimuler son ressentiment ; car il a été pleinement persuadé que Madame de Fontange avoit été satrifiée à la jalousie & au désespoir de cette femme ambitieuse, qui s'étoit bercée dans l'espérance qu'elle devoit toujours régner. Cependant le Roi voulant faire voir qu'il regrettoit véritablement Madame de Fontange, & que l'estime & la tendresse qu'il avoit eue pour elle duroit encore après sa mort, donna une riche Abbaye à l'un de ses freres, maria avantageusement une de ses sœurs, & fit une infinité de choses en faveur de sa famille ; ce qui ne causa pas un petit chagrin à Madame de Montespan, qui se flatoit qu'étant délivrée de sa Rivale, le Roi pourroit bien s'attacher de nouveau à elle. Mais elle se trompa, le Roi ne la vit que par politique & résolut de renoncer à toute sorte d'intrigue amoureuse.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.